

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Lettres de Fanny Butlerd [Document électronique] / Mme Riccoboni

MISS FANNI A UN SEUL LECTEUR

p5

Si le naturel et la vérité, qui font
tout le mérite de ces lettres, leur
attirent l' approbation du public, si
le hasard vous les fait lire, si vous
reconnoissez les expressions d' un coeur
qui fut à vous, si quelque trait rappelle
à votre mémoire un sentiment
que vous avez payé de la plus basse
ingratitude ; que la vanité d' avoir été
l' objet d' un amour si tendre, si délicat,
ne vous fasse jamais nommer celle
qui prit en vous tant de confiance.
Montrez-lui du moins, en gardant son
secret, que vous n' êtes pas indigne
à tous égards du sincere attachement
qu' elle eut pour vous. Le desir
de faire admirer son esprit ne l' engage
point à publier ces lettres ; mais celui
d' immortaliser, s' il est possible, une
passion qui fit son bonheur, dont les
premieres douceurs sont encore présentes

p6

à son idée, et dont le souvenir lui
sera toujours cher... non, ce n' est
point cette passion qui fit couler ses
pleurs, qui porta la douleur et l' amertume
dans son ame... elle n' accuse que
vous des maux qu' elle a soufferts ; elle
ne connoît que vous pour l' auteur de

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

ses peines... son amour étoit en
elle la source de tous les biens ; vous
l'empoisonnâtes cruellement... elle
ne hait point l' amour, elle ne hait
que vous.

Je n' ai rien à dire au public. Si je
l' amuse, j' aurai fait plus que je
n' espérois ; si je l' ennuie, j' aurai fait ce
que mille autres font tous les jours.

p7

Lettre 1.

jeudi à midi.

après avoir bien réfléchi sur votre songe,
je vous félicite, milord, de cette vivacité
d' imagination qui vous fait rêver de si jolies
choses. Ménagez ce bien ; une douce erreur
est ce qui fait tout l' agrément de notre vie,
heureux par de riantes illusions, qu' a-t-on
besoin de la réalité ? Loin de remplir l' idée
que nous avons d' elle, souvent elle détruit

p8

le bonheur dont nous jouissions. Livrez-vous
au plaisir de rêver, et sachez-moi gré de je
ne sais quel mouvement qui fait que je
m' intéresse à tout ce qui vous touche. Je
n' ai point dormi, point rêvé ; mais j' ai tant
songé, tant pensé, que je crois que je ne
pense plus. Adieu, milord.

Lettre 2.

samedi à onze heures.

je ne veux point que vous m' aimiez, je
ne veux point que vous soyez sérieux, je
vous défends de me plaire, je vous défends
de m' intéresser. Mon amitié devient si tendre,
qu' elle commence à m' inquiéter. J' ai
lu deux fois votre billet, et j' allois le
relire une troisieme, quand je me suis
demandé raison de ce goût pour la lecture.
Adieu, milord, je vous verrai à six heures.
Je suis assez comme vous ; je trouve le matin
ennuyeux, le jour long ; on ne s' amuse
que le soir.

p9

Lettre 3.

lundi à une heure.

paix, milord, paix, vous ne vous corrigez point : je vous défends de me plaire, et vous m'attendrissez. Votre lettre m' a fait rêver : en la lisant quelque chose me disoit que de tous les vices l' ingratitude étoit le plus odieux. Ou je me connois mal, ou mon coeur n' en est pas capable : si vous me prouvez que je vous dois de la reconnoissance, si vous me le prouvez... adieu, milord.

Lettre 4.

mercredi à midi.

mais quelle fantaisie vous porte à m' aimer, à vous efforcer de me plaire ? Pourquoi me préférer à tant d' autres femmes, qui desirent peut-être de vous inspirer ce que vous voulez que je croie que vous ressentez pour moi ? ... vous dérangez tous mes projets, vous détruisez le plan du reste de ma vie : une foule d' idées m' embarrasse

p10

et m' afflige ; mon coeur adopte toutes celles qui vous sont favorables. Ma raison rejette tous mes voeux, combat tous mes desirs, s' élève contre tous mes sentimens... je suis restée hier dans la même place où vous m' avez laissée, j' y suis restée long-tems. Quelques larmes tombées sur mes mains, m' ont tirée de ma rêverie... des larmes ! ... ah ! Sir Charles, si elles étoient un pressentiment... je ne veux plus vous voir, je ne veux plus vous entendre... est-il bien vrai que je ne le veux plus ? ... je ne sais... mon dieu, milord, pourquoi m' aimez-vous ?

Lettre 5.

vendredi matin.

je vous ai dit que je vous aime, parce que je suis étourdie ; je vous le répète, parce que je suis sincere. Par une suite de cette qualité, je ne puis vous cacher que votre joie m' a pénétrée d' un plaisir si vif, que je me suis presque repentie de vous avoir fait attendre cet aveu : cependant il ne m' engage à rien. Vous savez nos conditions, et je me flatte que vous ne pensez pas qu' elles soient un détour adroit pour augmenter vos desirs. Mon coeur vous a parlé, il vous parlera toujours.

p11

Soit que l' amour nous unisse, soit
que ne pouvant me résoudre à me donner
à vous, la seule amitié nous lie, vous me
trouverez vraie dans tous mes procédés. Je
ne connois point l' art, ou, pour mieux dire,
je le méprise : toute feinte me paroît basse.
Je vous aime ; mais je crains les suites d' une
passion dont je sens que je ferois ma seule
affaire. N' abusez pas de ma confiance ;
songez que c' est à mon meilleur ami que j' ai
avoué mon penchant. Je n' exige pas qu' il
appuie les raisons que j' ai de le combattre ;
mais je veux que, regardant la confiance que
je lui ai faite, comme une marque de mon
estime, il oublie mon secret dans les momens
où je ne voudrai pas qu' il se souvienne
que je le lui ai dit.

Lettre 6.

dimanche à deux heures.

je ne prierai point le ciel avec vous, mon
aimable ami ; les voeux que nous lui adressons
sont trop différens. Vous voulez qu' il vous
prive de la vie, si vous devenez infidèle ; et
moi je lui demande votre bonheur, votre
éternel bonheur, sans examiner si c' est moi
qui dois toujours le faire, si je m' expose à

p12

vous rendre ingrat, si je suis condamnée à
pleurer un jour la perte de votre coeur. Je suis
sûre, bien sûre, de former alors pour vous
les mêmes souhaits que je forme dans cet
instant. Desirer la mort de son amant, plutôt
que son inconstance, c' est s' aimer plus que
lui ; c' est être plus attachée aux douceurs de
l' amour, qu' à l' objet qui nous les fait goûter.
Cette espece de délicatesse est fausse et cruelle ;
elle n' est pas dans mon coeur, elle n' y sera
jamais. Je ne vous verrai ce soir que bien tard.
Je vais chez Miss Jening ; milord Stanlei y
sera ; il parlera de vous peut-être ; il vous
nommera du moins. N' est-ce rien que d' entendre
le nom de ce qu' on aime ?

Lettre 7.

lundi matin.

je pourrais vous cacher que je ne vous ai
point écrit hier au soir ; mais la plus légère
tromperie blesse l' amour. Un assoupissement
extrême, je ne sais quelle lassitude m' ont

empêchée de remplir ma promesse. J' ai lu vos deux petites lettres, et puis je me suis endormie avec elles. éveillée à neuf heures, j' écris à dix ; mais je ne vous verrai qu' à sept : cette certitude répand un nuage sur mon humeur...

p13

mais savez-vous qu' il est difficile de vous répondre ? Vous écrivez avec tant de délicatesse ; vous dites si bien, si précisément ce que vous voulez dire ; une expression si tendre anime votre stile, que vous devez trouver de la sécheresse dans le mien. Avez-vous plus d' esprit que moi ? Dans cette occasion je ne veux pas le croire ; mais vous dites tout ce qu' il vous plaît, moi je dis souvent bien plus que je ne veux, et pourtant bien moins que je ne pense. Mais je vous quitte. J' entends une voix... ah, que n' est-ce la vôtre !

Lettre 8.

jeudi à dix heures.

vous me priez de penser à vous ; j' y pense. En vérité, vous m' occupez sans cesse ; mais quoiqu' un même objet semble fixer toutes mes idées, j' ai pourtant l' art de les étendre et de les varier. Tantôt regardant sir Charles comme un simple ami, j' aime en lui son esprit, sa douceur, l' aménité de son caractere, ses moeurs, sa voix, sa gaieté, ses talens. En songeant qu' il veut être mon amant, je me représente l' agrément de sa figure, la noblesse de son air, l' élégance de sa taille, et cette grace répandue sur tous ses mouvemens. En

p14

m' avouant le tendre penchant qui m' attire vers lui, je me rappelle les qualités de son ame, la bonté de son coeur, la générosité, la candeur, l' élévation de tous ses sentimens ; et puis rapprochant ce que j' ai séparé, je vois l' aimable portrait se former sous mes yeux ; il m' offre un tout... ah ! Ce tout est tout pour moi. Adieu, milord... vous faites la mine... adieu, sir Charles... vous boudez encore... eh bien, adieu, mon cher Alfred.

Lettre 9.

vendredi matin.

eh ! Pourquoi ne vous écrierois-je pas ? Ne puis-je que vous répondre ? N' ai-je rien à vous dire, à vous qui me parlez si bien, et dont l' éloquence est si puissante sur mon ame ? Mon trouble est dissipé, mes craintes sont évanouies ; je cesse de penser à moi, pour ne penser qu' à vous. Oui, mon cher Alfred, oui, mon aimable ami, je remets entre vos mains ma tranquillité, mon bonheur ; soyez-en l' arbitre. Vous méritez bien qu' un coeur qui se donne à vous, borne tous ses soins à vous aimer, tous ses voeux à vous plaire, tous ses desirs à vous rendre heureux. Ah ! Ce n' est pas les borner.

p15

Lettre 10.

dimanche à minuit.

à peine sortiez-vous de chez moi, que j' ai été saisie de cette sorte de chagrin que l' on éprouve lorsque l' on vient de perdre quelque chose, et qu' on veut se dissimuler que cette perte afflige. Seroit-il possible que vous ne puissiez vous éloigner de moi, sans que votre absence ne me causât de la tristesse ? Vous n' en aviez point, vous ; il ne m' a pas paru que vous en eussiez. Vous m' avez dit, à demain ; je pouvois me dire aussi, je le verrai demain. D' où vient me suis-je dit, il n' y est plus ? Hélas ! Il n' y est plus ? ... je ne veux point vous aimer comme cela. Non, milord, non, je ne le veux pas. Je suis fâchée, je boude : allons, ôtez-vous, laissez-moi... que votre lettre est tendre ! Qu' elle est vive ! Qu' elle est jolie ! Je l' aime... je l' aime mieux que vous ; car je vous quitte pour la relire.

Lettre 11.

mardi dans mon lit, à je ne sais qu' elle heure.

le sommeil me fuit ; pourquoi m' obstiner à le chercher ? Il peut calmer le trouble de

p16

mes sens ; mais la douceur du repos vaut-elle l' agitation que donne l' amour ? Je prends un livre, je le laisse : c' est votre lettre que je lis ; je la finis, je la recommence : je voudrois ne l' avoir pas lue, pour la relire

encore. Ha ! Que vous êtes cruel ! Oui, vous l'êtes.
Par combien de traits vous vous gravez dans
mon coeur ! Que d'agrémens vous joignez aux
effets ordinaires d'une passion qui n'est déjà
que trop puissante par elle-même ! Mais je
supprime la conséquence que je voulois tirer
de ce raisonnement. C'est bien assez de n'avoir
point écrit hier ; je ne veux pas vous
chagriner par le détail des combats de mon ame.
Je sens qu'il m'est difficile de résister
long-tems à la douce espérance de vous rendre
heureux : j'éloigne les occasions, n'est-ce pas
avouer que je les crains ? Mais d'où vient que
je me sens révoltée à la seule idée ? ... ne
m'avez-vous pas promis une éternelle amitié ? ... je
compte sur vos promesses... cette amitié dont
j'exige les plus fortes assurances, est le prix,
l'unique prix où je mets mon amour, mes
complaisances, l'oubli de moi-même, tout ce
que je puis immoler à vos desirs... je ne
promets pas encore un si grand sacrifice... voyez,
mon cher Alfred, examinez en vous-même,
si vous le souhaitez assez pour le mériter...
mon dieu, si vous me trompiez, si vous
vous trompiez vous-même ! ... ce que je
pense à présent vous fâcheroit. Adieu. Demain d'un

p17

d'un regard, d'un souris, d'un mot, vous
dissiperez peut-être tout ce qui me reste de
raison.

Lettre 12.

mercredi à minuit.

que votre retour m'a charmé ! Quoi, si
aimable, si chéri, si digne de l'être, et vous
avez des craintes, des doutes ! Ah ! N'en ayez
jamais. Vous ignorez combien je suis sincère,
et ce qu'un vrai mérite peut sur mon coeur.
Je trouve tout en vous ; vous réunissez toutes
les qualités dont je fais cas. Qui pourroit
vous tromper ? Moi, trahir ce que j'aime !
Que ce mot m'a fait d'impression ! Quoique
l'idée que vous avez de ma façon de penser
soit bien avantageuse, j'ose vous le dire, le
tems ni les événemens ne la détruiront pas :
je vous l'ôteroï moi-même, si je la connoissois
fausse. Non, je ne serois point flattée de votre
estime, si je la devois à des qualités feintes,
si je n'étois pas sûre de la mériter. Celui qui
s'efforce de se donner un caractère qu'il n'a
pas, qu'il dément par ses actions, est à mes

yeux l' être le plus vil... mais quel sérieux ? ...
voyez comme vous m' avez rendue grave...
Miss Betzi a donc ma lettre ? Il ne falloit pas

p18

la lui donner, puisque vous deviez me voir...
Miss Betzi dormira tard ; elle a la mauvaise
habitude de dormir ; je ne la verrai demain
qu' à trois heures. Elle a cette lettre ; ce n' est
rien pour elle. Bon dieu, si je l' avois, moi,
comme je briserois le cachet ! Je la lirois vîte,
vîte, et puis doucement, doucement, et puis
je la lirois encore, et puis je la... mais je
ne veux pas tout dire. Adieu. Je vous aime
de tout mon coeur.

Lettre 13.

vendredi à midi.

vous m' avez promis de la reconnoissance,
et vous en manquez déjà. M' écrire que je ne
vous aime point, ou que je vous aime foiblement,
c' est être ingrat. Voyez, cherchez,
examinez les preuves que vous m' avez données
de votre tendresse ; et quand vous aurez
trouvé celle qui vous paroîtra la plus forte,
osez la comparer à l' aveu que je vous ai fait
de mes sentimens, à cette complaisance qui
m' assujettit presque à vos volontés, et convenez
que vous ne pouvez rien faire pour moi qui
égale ce que j' ai fait pour vous. Ne me jugez
point sur le commun des femmes, jugez-moi sur
mon caractere, sur mes principes, sur la suite

p19

de mes idées, et voyez quel est le sacrifice
que vous exigez. Je sais qu' il est sans prix pour
celui qui le demande, qui l' attend ; mais trop
souvent dès qu' il est fait, dès que la victime
est immolée, les fleurs qui la paroient se
fanent, et l' on n' apperçoit plus en elle qu' un
objet ordinaire. Votre comparaison m' a fâchée,
tout-à-fait fâchée. Comment, avec un esprit
juste, avez-vous pu la faire ? En prenant un
engagement, vous risquez, dites-vous, autant
que moi. Vous, milord ? Hé, quels dangers,
quels périls votre sexe peut-il redouter en
se livrant à ses desirs ? Le ridicule préjugé
qui vous permet tout, vous affranchit de la
peine la plus vive qui soit attachée aux
foiblesses de l' amour. Trahi, quitté, haï de ce qu' il

aime, un homme peut toujours se rappeler
avec plaisir le tems où il se trouvoit heureux ;
tems marqués par ses triomphes, par une
victoire dont le souvenir est toujours flatteur
pour sa vanité. Mais nous qui nous croyons
méprisées, dès que nous cessons de nous croire
aimées ; nous qui joignons au regret de perdre
notre bonheur, la honte de l' avoir goûté ;
nous dont le front se couvre de rougeur, quand
nous nous rappelons les momens les plus
doux de notre vie ; pouvons-nous, sans frémir,
écouter un sentiment aimable, il est vrai, mais
dont les suites peuvent être si cruelles ?
Risquer, vous ? Ha ! Sir Charles, sir Charles,

p20

je ne suis point contente de vous, je ne le
suis point de moi, je ne le suis de personne.
Lettre 14.

lundi à onze heures du soir.

savez-vous bien, mon cher Alfred, que
vous m' avez ennuyée ce soir, tout comme un
autre ? Que maudits soient les colleges, les
universités, le grec, le latin, le françois,
et tous les impertinens livres où l' on apprend
à raisonner en dépit de l' expérience et de la
vérité ! Milord Maire en est un exemple
admirable. Je ne saurois souffrir que l' on
avilisse son être en adoptant ces paradoxes
hardis, qui font briller l' esprit aux dépens du coeur,
et ne tendent qu' à détruire en nous l' amour du
bien et de l' humanité. On ne me persuadera
jamais que la vanité soit le motif de nos bonnes
actions, et la source de nos vertus. Si, dans
quelques occasions de ma vie, j' ai pu choisir
entre le bien et le mal ; que mon intérêt ou
mon amour propre dût me décider en faveur
du mal ; que l' élection que j' étois maîtresse
de faire, ne dût jamais être connue, ni
par-conséquent m' attirer la louange ou le blâme ;
si dans le profond secret de moi-même, j' ai
préféré le parti le plus généreux, seulement
parce qu' il étoit le meilleur, ne puis-je pas

p21

me dire, m' assurer que la bonté de mon coeur
est indépendante de l' opinion d' autrui ? Que

j' ai agi par le penchant naturel qui me porte vers le bien ? Laissez dire milord Maire, et croyez, mon cher Alfred, que les vertus qui sont en vous, ont un principe plus noble que l' orgueil. La bonté n' est pas le fruit de la réflexion : nous ne pouvons ni l' acquérir ni la perdre. La vanité peut en donner l' apparence, mais jamais la réalité. Cette qualité est dans notre ame, comme est sur notre visage ce trait de physionomie que l' art rend si difficilement, qui nous distingue, et fait qu' avec la même forme nous ne nous ressemblons point... mais voyez où cette sottise conversation m' a conduite, à oublier à qui j' écris, à ne pas seulement me souvenir que je vous aime. Adieu, bon soir : effet merveilleux de la dissertation, je dors.

Lettre 15.

lundi...

on est bien criminel, quand on a fâché ce qu' on aime. Mais en convenant de sa faute, on mérite qu' un coeur généreux l' oublie. Vous avez prévenu le pardon que je voulois vous demander : cette bonté m' embarrasse. Je

p22

suis dans la position d' un sujet rebelle, qui, après s' être révolté contre son prince, en éprouvant sa clémence, sent plus vivement le malheur de lui avoir déplu. On dit que les grands coeurs en deviennent plus attachés et plus fideles : le mien n' a pas besoin de nouvelles chaînes pour vous aimer. Je me reproche de vous avoir causé un instant d' ennui. Ce n' est pas assez d' exiler cette lettre, de la trouver indigne d' être avec les autres, il faut la déchirer, la brûler, n' en laisser aucunes traces. Ne vous souvenez jamais de mon caprice ; mais souvenez-vous de ma tendresse ; elle ne finira qu' avec moi.

Lettre 16.

lundi à quatre heures.

quelle nouvelle, mon cher Alfred ! Je suis désolée. Que vais-je devenir ? Ah ! J' avois bien raison de ne vouloir point aimer ! Quoi malade, malade à garder le lit ! Et je ne puis vous voir, vous donner mes soins ! Mon dieu, que mon inquiétude est vive ! Voilà cette lettre que vous me demandez : vous espérez qu' elle vous guérira : que ne puis-je l' espérer aussi ! Ménagez-vous bien ; ne m' écrivez point ;

envoyez ce soir chez moi ; faites-moi dire

p23

comment vous serez. J' ai eu la fièvre toute la nuit, une migraine horrible ; mais le mal de ce que j' aime me fait oublier le mien. Que je suis affligée ! Que je vous aime !

Lettre 17.

mardi matin.

je suis triste, mon cher Alfred, bien triste, je vous assure... ne point vous voir pendant que vous souffrez, que vous vous ennuyez ! ... ah ! C' est bien moi qui voudrais être votre garde ! Que mes soins seroient complaisans ! Avec quel plaisir je partagerois votre solitude ! Que je vous ai plaint ! Comme le coeur m' a battu, quand on est venu de votre part ! Que ce laquais m' a causé d' émotion ! Hélas ! Disois-je, que va-t-il m' apprendre ! N' êtes-vous pas trop aimable de m' avoir écrit ? D' avoir rempli la petite feuille ? Pauvre petit malade, je vois d' ici la jolie mine affublée d' un bonnet de nuit, qui se rit au nez, parce qu' elle est un peu de travers... ma fièvre n' est rien ; vous la dissiperez en paroissant. On vouloit me saigner ce matin ; mais quelqu' un m' a dit que l' amour est dans le sang. Ah ! Je n' en veux point perdre. On m' annonce sir Thomas : je vous quitte : la sottise chose que la politesse ! Il vient

p24

me voir, dit-il. N' est-il pas bien nécessaire que ce monsieur me voie ? Adieu, mon cher, mon aimable, mon tendre ami. Ne sortez point si vous n' êtes pas mieux ; et si vous sortez, levez bien vos glaces. Ne prenez point l' air, il est très-froid.

Lettre 18.

mercredi à midi.

je m' éveille dans l' instant : je me sens reposée, tranquille ; mais à mesure que je reprends mes esprits, une idée bien chère ramène le trouble dans mon coeur. Je pense que je ne vous verrai qu' à six heures. Que de momens à passer sans vous ! Mais en s' écoulant, ils amènent celui qui doit vous offrir à mes yeux. Combien de fois dirai-je, je vais le voir, lui parler, j' entendrai le son de sa voix, ses regards animés se fixeront ! ... ah, le beau

bouquet qu' on m' apporte ! Qu' il sent bon ! Je le donnerai à sir Charles. Je n' ai point encore eu le plaisir d' en recevoir un de sa main. Seroit-il moins amoureux que sir Thomas ? Il seroit bien dur de l' imaginer. Seroit-il moins galant, moins attentif ? Ho, non, assurément. D' où vient donc qu' il ne donne pas de fleurs à sa maîtresse ? Il sait qu' elle les aime ; il lui prend

p25

les siennes, et ne lui en présente jamais... ah ! L' ingrata, qui va songer à des bouquets. Et ces lettres charmantes, ces tendres assurances, ces caresses si douces ? ... mais les lettres, j' y réponds : il dit qu' il aime, moi je le prouve. Les caresses à la vérité... est-ce donc que je n' en rends jamais ? ... vous n' aurez point mon bouquet, milord, non, vous ne l' aurez pas. Sir Thomas qui réfléchit sur tout, qui compare tout, même la pluie et le beau tems ; sir Thomas sera bien étonné, quand il verra que vous faites l' amour tout de travers. Voyez, dira-t-il, comme il est des gens heureux ! Ils plaisent, ils réussissent, on ne sait pourquoi. Ce lord Charles, par exemple, on l' aime à la folie. Que fait-il ? Il rit, il chante, il se chauffe ; et moi qui, dieu merci, suis lord aussi, et des plus gros qui se fassent dix milles à la ronde, j' ai beau me parer, me parfumer, prêter des livres, ouvrir la porte au petit chat, donner des bonbons, des bouquets ; autant de perdu. Miss Betzi n' en tient compte, et me hait comme la peste. Adieu, sir Charles, point de bouquet pour vous. Lettre 19.

jeudi à minuit au coin de mon feu.

je ne veux pas me coucher, non, je ne le veux pas ; je veux rester là. Je n' aime de mon

p26

appartement que l' endroit où je suis. Ma chambre est un pays étranger pour moi : je ne vous y ai jamais vu. Ici, tout est vif, tout est riant, tout a reçu l' empreinte chérie ; ce cabinet est tout mon univers. Mais, mon cher Alfred, vous êtes encore avec les autres. Dans une heure, dans deux peut-être, vous

serez avec moi. Votre main, cette main que j' aime, tracera les pensées délicates de votre ame ; elle m' apprêtera le plus grand des plaisirs. Qu' il est doux de porter ses regards sur les expressions tendres et passionnées d' un amant que l' on adore, de se répéter les noms flatteurs qu' il nous donne ! Je suis donc *votre maîtresse, votre chere maîtresse, votre amie, votre premiere amie ? Vous ne vivez point loin de moi ? Vous ne sentez votre existence que lorsque l' instant où vous m' allez voir approche ?* Quoi ! C' est moi qui anime cette jolie machine ? C' est le feu de mon amour qui lui donne, et le mouvement et la grace avec laquelle elle se meut ? Dis le moi cent fois, mille fois, dis le moi toujours. Qu' il étoit aimable ce soir ! N' avoir pas vu que cette femme étoit belle ! N' avoir vu que moi ! Ah, que je vous aime ! Je vous aime tant, que si vous étiez là, je vous aimerois trop.

p27

Lettre 20.

dimanche au soir.

vous me demandez avec vivacité ce que je pense ; et quand je vous le dis, vous doutez de la vérité de ma réponse. Pourquoi donc ce doute ? Si je voulois me taire, si je me suis fait presser pour parler, c' est qu' il est des choses qu' il est inutile de dire, parce qu' on ne peut jamais prouver qu' on les pense. J' étois dans ce moment comme un enfant qui s' apperçoit qu' il est petit, en voyant placé bien haut ce qu' il voudroit avoir. Ne me montrez jamais cette défiance injurieuse ; elle me révolteroit ; et si je boudois, je bouderois bien fort. Je ne vous dis point que je vous aime ; vous douteriez de ma sincérité. Non, dit-il, ce n' est point cela, assurément... impertinent, malhonnête, que cela vous arrive une autre fois, vous verrez. Adieu, milord oh ! Très-milord, je vous assure. Votre grace, si vous m' obstinez.

p28

Lettre 21.

mardi dans mon lit, malade comme un chien.

elle a chagriné celui qu' elle aime : au lieu du plaisir qu' elle pouvoit lui donner, qu' il attendoit, qu' il méritoit, elle lui a causé de la peine, elle l' a fait gronder, bouder. Il a chiffonné la lettre qu' il auroit baisée, il l' a battue, mordue, déchirée ; il en a mangé la moitié ; il est fâché, bien fâché : ne voilà-t-il pas de belles affaires ? ... oh ! La laide. Allons vite, à genoux ; demandez pardon, mauvaise ; oui, à genoux... elle résiste, je crois. Ah ! Je vous apprendrai à être méchante ! ... joignez les mains, dites comme moi... mon cher amant, je vous prie de me pardonner ; je ne le ferai plus ; non, jamais. Et vous, mon cher Alfred, relevez-la ; qu' un doux souris lui prouve que vous êtes capable d' oublier ses fautes. Ah çà, la paix est faite, n' est-ce pas ? Oh oui, elle est faite.

p29

Lettre 22.

mercredi à trois heures.

je vous attends. Mes yeux sont fixés sur l' aiguille de ma montre ; qu' elle va lentement ! Dans deux heures elle volera : il me le semblera du moins... il va donc venir cet amant si tendre, si aimé, si digne de l' être. Hier il étoit là : j' occupe la place qu' il remplissoit ; j' ai du plaisir à me voir sur le siege où il étoit, où il sera bientôt : j' appuie ma tête au même endroit qui soutenoit la sienne. Quelle ridicule propreté ! De quoi se sont-ils mêlés d' enlever la poudre de ses cheveux ? Ah ! Qu' on me laisse tout ce qui vient de lui, tout ce qui le représente à mon coeur, à mes yeux ! Puis-je trop multiplier des images si cheres ? Mais je souffre, mon cher Alfred, je souffre beaucoup : j' ai une migraine affreuse, j' en suis bien-aise. J' ai besoin qu' un peu de mélange de bien et de mal me rappelle à moi-même. Depuis quelque tems je me trouve si heureuse, que mon bonheur m' inquiete ; je consens qu' il soit troublé ; mais si quelque événement doit le détruire, je prie le ciel que ce soit ma mort. J' emporterai dans le tombeau la douce certitude d' être

p30

aimée de vous ; je la conserverai pendant toute l' éternité ; ou si la voix terrible de l' ange m' appelle, je vous chercherai dans cette vallée immense ; et de quelque côté que vous soyez, ma place sera près de vous... voilà bien de quoi me faire gronder : peut-on être triste comme cela ? Ah la maudite tête ! C' est elle qui dicte ces accents plaintifs. Vous allez paroître ; la joie va ranimer la pauvre malade.

Lettre 23.

vendredi à minuit.

vous croyez que je dors peut-être ; j' ai bien autre chose à faire vraiment. On ne fut jamais plus éveillée, plus folle, plus... je ne sais quoi. Je songe à ce merveilleux anneau dont on a tant parlé ce soir : on me le donne, je l' ai, je le mets à mon doigt, je suis invisible, je pars, j' arrive... où ? Devinez... dans votre chambre : j' attends votre retour ; j' assiste à votre toilette de nuit, même à votre coucher. Cela n' est pas dans l' exacte décence ; mais je suppose que milord est modeste. Vos gens retirés, vous endormi, il semble que je n' ai plus qu' à m' en retourner. Ce n' est pas mon dessein, je reste...

p31

mais croyez-vous que je respecte votre sommeil ? Point du tout : pan, une porcelaine ou un bronze sur le parquet : crac le rideau tiré : pouf, mon manchon sur le nez... mais sir Charles s' éveillera ; l' esprit rira ; il sera reconnu, attrapé, saisi par une petite patte qui le tiendra bien. On n' a point de force quand on rit ; et puis le silence, la nuit, l' amour... haie, haie, vite, vite, qu' on m' ôte l' anneau : bon dieu, où m' alloit-il conduire ? Je ne voudrais pas l' avoir, cet anneau ; je craindrais d' en faire trop d' usage. Le desir est dans notre coeur une source de bien où nous puisons indiscretement : elle nous paroît intarissable ; et ce n' est que lorsqu' elle est épuisée, que nous sentons que nous devons la ménager. Si j' avois le pouvoir de ne jamais m' éloigner de vous, je perdrais le plaisir de vous souhaiter, de vous attendre, et peut-être celui de vous plaire. Je ne veux point de l' anneau. Adieu, mon aimable ami ; adieu, le moi que

j' aime mieux que moi-même.
Lettre 24.
samedi dans mon lit bien tard.
pourquoi disiez-vous du mal de votre
lettre ? Elle est si bien ! Le langage de votre

p32

coeur pourroit-il me plaire moins que celui
de votre esprit ? Je ne puis ôter du mien
cette femme que vous aimiez, qui vous a
pu trahir : je la plains, elle a été bien
malheureuse de ne pas connoître le prix d' un
amant tel que vous. C' est un avantage pour
ceux qui pensent mal, de ne jamais penser
mieux. Une ame capable de revenir de ses
erreurs, s' abandonneroit à des regrets trop
vifs, en se les rappelant. Combien cette
femme gémiroit, si, plus éclairée, elle
pouvoit comparer ce qui lui reste, à ce qu' elle
a perdu ! ... mais elle est morte, je crois :
ne m' avez-vous pas dit qu' elle est morte ?
Ah ! Je veux le croire... ce que vous sentez
pour moi, ne ressemble donc point à ce que
vous sentiez pour elle. Dois-je être flattée
de cette différence ? ... ah ! Mon dieu, y
penser deux ans, avec un chagrin, une colere ! ...
mais elle est morte ; et puis, que me fait
un tems éloigné ? ... oui, éloigné, mais point
oublié... j' ai des vapeurs... de l' humeur,
je crois... venez, pope : que la justesse de
vos idées dissipe la bisarrerie des miennes.
Tout est bien comme il est ; vous le dites
et vous le persuadez... mais est-il nécessaire
à l' harmonie du monde, à cette chaîne qui
embrasse tout, que sir Charles ait aimé cette
méchante femme, peut-être mille fois plus ? ...
pope m' ennuie. Cela est fort, j' en conviens ;
mais qu' est-ce donc qui me fait tant de peine ?

p33

En vérité, je suis comme un avare qui pleure
auprès de son trésor, parce qu' il vient de
penser pour la première fois qu' un autre en a
peut-être possédé un plus riche. Cette femme
pouvoit avoir plus que moi ; mais ce que
j' ai n' est-il donc rien ? Mon partage me
rendoit heureuse hier, ce matin encore ; on ne

m' a rien ôté ; ma situation n' a point
changé : d' où vient que mon coeur s' obstine à la
trouver moins douce ? ... ah ! Sir Charles,
sir Charles, un de nous deux a tort.

Lettre 25.

lundi.

la, doucement : comme vous grondez !
Mais n' ai-je pas raison de me révolter
quelquefois contre un penchant qui change mon
coeur, qui n' y laisse plus de place pour ceux
qui doivent m' être chers, qui me l' ont
toujours été ? Ne puis-je, sans vous fâcher,
regretter un peu le tems où tout me plaisoit,
où tout m' amusoit ? Miss Betzi que j' aime si
tendrement, dont la vivacité, l' esprit et
l' enjouement faisoient mes délices ; Miss Betzi
qui m' est si attachée ; hé bien ! Hier... elle ne
m' ennuyoit pas ; non, elle ne peut jamais
m' ennuyer ;

p34

mais je trouvois qu' on tarde bien à
venir la reprendre. Vous ne sauriez croire
combien je me reproche cet instant où j' ai pu
manquer en secret à l' amitié, et trouver de
trop une amie véritable, éprouvée, une amie
que je préfère à tout. Et pourquoi desirois-je
qu' elle s' en allât ? Pour être seule avec vous ;
pour écouter ces folles raisons, qui chaque
jour me paroissent moins extravagantes, et qui
me persuaderont insensiblement. Vous vous
plaignez ; vous dites que ce que je sens pour
vous, n' est pas de l' amour : vous avez bien
raison. Non, ce n' en est point : c' est bien
mieux, c' est bien plus, c' est l' assemblage de
tous les sentimens qui peuvent toucher un
coeur pour l' objet le plus digne d' inspirer
tous ceux qu' il est possible de ressentir.

Lettre 26.

Il y a deux heures que je vous voyois
encore, mon cher Alfred ; mais le plaisir de vous
avoir vu n' est point effacé de mon coeur. J' ai
toujours devant les miens ces yeux où
l' amour se peint, et dont le feu me pénètre. Je
sens cette main chérie qui presse doucement la
mienne ; j' entends le son enchanteur de cette
voix qui me plaît tant... mais par quel
bonheur ai-je pu vous toucher ? Qui m' eût dit

p35

que l' amour me combleroit de ses biens, moi
qui dédaignois ses faveurs ? ... que la
douceur et l' agrément de votre conversation m' ont
charmée ce soir ! ... savez-vous que rien n' est
plus aimable que cet air de confiance et
d' intimité avec lequel vous m' avez parlé ? ...
félicitez-moi, mon cher amant ; j' ai un ami
véritable, un ami que rien n' égale ; et vous,
mon tendre ami, partagez ma joie, j' ai un
amant adorable. à quel être bienfaisant
m' adresserai-je pour le prier de me les conserver
tous deux ? Ah ! L' ami me restera, il me
restera toujours ; je lui sacrifierois l' amant, si
jamais il l' exigeoit. Ne me grondez point,
mon cher Alfred ; je ne veux pas séparer ces
titres précieux. Si votre coeur m' en retiroit
un, croyez que le mien les chéeroit encore
tous deux, mais en secret. L' ame de votre
amie est noble, elle est fiere ; elle sauroit
vous cacher un feu qu' elle ne pourroit
éteindre, qu' elle ne desireroit pas d' éteindre. Elle
vous aimeroit inconstant, léger, mais jamais
perfide... ah ! Si vous me trompiez, si
l' ombre même de la fausseté ! ... si milord n' étoit
pas... mais il est... il est lui.

p36

Lettre 27.

jeudi au soir.

vous avez raison de vous plaindre : j' ai
mal fait de déchirer ma lettre ; ce procédé a
quelque chose de désobligeant. Mais, mon
cher Alfred, vous avez tout pris, tout
rassemblé ; vous verrez tout ce que je voulois
cacher. Le billet que vous avez reçu de ma
main, étoit l' expression réfléchie de mon ame ;
l' autre est l' ouvrage de la nuit, et de la plus
folle imagination. Ce n' est pas que je rougisse
de vous laisser voir des desirs qui
naissent des vôtres : ce n' est point dans mes sens
que j' en trouve la source ; c' est dans mon
coeur, c' est dans le vôtre, c' est dans l' idée
flatteuse de vous rendre heureux. Le plaisir
que j' attends d' un moment si doux, n' a pour
objet que vous-même. Quand votre bouche
m' assure qu' il dépend de moi de vous
procurer un bien au dessus de tous ceux que la
fortune vous a donnés, pour lequel vous les
céderiez tous ; quand vos yeux attachés sur
les miens, me tiennent un langage plus

séduisant encore ; en vérité, je hais le préjugé qui m'arrête. Quand je veux faire le bonheur d'un amant si cher, je me promets de vaincre ma répugnance ; et puis, mon cher Alfred,

p37

je ne sais comment je reviens à mes premières craintes. Je me livre à de tristes réflexions : eh ! Pourquoi m'y abandonner ? N'est-ce pas sir Charles que j'aime ? Ces vaines terreurs l'affligent, elles l'offensent, elles déchirent son cœur, dit-il. Ah ! Pardonne les moi, mon cher amant ! Elles céderont à l'amour ; mais, en vérité, je ne saurois promettre... quoi ! S'avouer ses mauvais desseins ! ... fixer un tems ! ... prendre un jour ! ... oh ! Cela m'est impossible ; je ne puis vous donner ma parole : n'exigez pas cela, je vous en prie, ne l'exigez pas. Je ne saurois. Taisez-vous... oh ! Tais-toi.
Lettre 28.

samedi dans mon lit.

quelle lettre, mon cher Alfred ! Je ne saurois la quitter. Que tout ce qui vient de vous me plaît ! Que votre amour m'est cher ! Que j'en aime les assurances ! Ah ! Parlez-moi toujours, écrivez-moi sans cesse. Que tous les instans de ma vie soient remplis par le plaisir de vous voir et de vous entendre. Mais qu'il étoit joli ce soir ! Quels yeux ! Que l'amour l'embellit ! Qu'il répand de charmes sur tous ses traits ! Que d'esprit ! Que d'ame ! Que de

p38

sentimens ! Et je lui résisterois ! Et je ne comblerois pas ses vœux ! ... comme il peint cette volupté délicieuse qui naît du cœur ! ... mais je veux dormir ; oui, dormir... cela n'est pas si aisé qu'on le diroit bien. Je prends un livre pour me distraire ; il est à mon cher Alfred : il l'a touché ; ce livre ne m'endormira pas. Je relis cette lettre charmante, je la remets dans ce porte-feuille que j'ai vu si souvent dans tes mains. Ah, qu'il sent bon ! Il sent comme toi... mais cela finira-t-il ? Je vous dis que je veux dormir : entendez-vous, milord ? Je veux dormir... bon soir, adieu... pas possible : dès que je ferme les yeux, un lutin les ouvre malgré moi. He bien ! Venez

donc, idée d' un amant que j' adore ;
emparez-vous de toutes les puissances de mon ame :
je vous préfere au sommeil le plus paisible,
au repos le plus doux, au songe le plus
riant, à moi, à tout le reste du monde...
oh ! Pour cela, milord, vous n' avez point
d' égards, point d' attention ; est-il bien de ne
pas laisser un moment de tranquillité à celle
que vous aimez ? Finissez, finissez donc : c' est
le mot qu' il faut toujours vous dire.

p39

Lettre 29.

lundi.

que je vous jure de vous aimer toujours ?
Ah ! Je vous le jure, par l' honneur, par la
vérité, par vous-même ; votre coeur est
l' autel sacré qui reçoit mes sermens : puissent ces
yeux que vous aimez se fermer pour
toujours, si je les leve jamais avec plaisir sur un
autre que vous ! Je ne me consolerois point de
vous avoir connu, si je me croyois capable
d' inconstance. Mais vous, mon cher Alfred,
ne changerez-vous point ? Cet empire que
vous avez sur moi, qui vous flatte à présent,
qui vous paroît si doux, ne vous lassera-t-il
point un jour ? Hélas ! Que fait-on ? Vous
vous ennuierez peut-être d' un commerce
si sûr, d' un regne si tranquille. Si cet état
paisible vous fatigue, si vous le quittez, au
moins souvenez-vous qu' un souverain qui
abdique, ne doit ni mépriser, ni maltraiter
les sujets qu' il abandonne ; que sa bonté doit
les ménager, et graver dans leur souvenir,
et l' amour de son nom, et le regret de sa
perte... là, là, point d' humeur, mon cher
Alfred : c' est un trait en passant qui n' est pas
déplacé. Quoi que vous en puissiez dire, je
ne doute point de votre sincérité : mais qui
peut s' assurer de penser toujours de même ?

p40

Ladi Stanlei disoit l' autre jour, que notre
sexe étoit léger, mais que le vôtre étoit
perfide. On m' assura que sur ces deux points
elle avoit fait mille épreuves. Mille, c' est
beaucoup : malgré son expérience, je l' en

crois bien moins que vous.

Lettre 30.

mercredi à deux heures du matin.

qu' il est doux, qu' il est satisfaisant de
penser bien de ce qu' on aime, de ne point
douter de sa foi, de son coeur, de s' applaudir
dans un instant... que trop souvent la
crainte des suites empoisonne ; crainte qui
place le regret tout près du plaisir ! Ah, que
mon ame est tranquille ! Que ma joie est pure !
Que ma confiance est entiere ! J' ai rempli les
desirs de mon amant ; je les ai vu renaître ;
il est heureux, il m' estime, il m' aime, il
m' adore. Pourrois-je perdre dans son coeur, quand
il me doit au plus tendre des sentimens ? Il
le sait, il en est sûr : je n' ai point cédé ; un
moment de délire ne m' a point mise dans
ses bras : je me suis donnée ; mes saveurs
sont le fruit de l' amour, sont le prix de l' amour.
Oui, mon cher Alfred, je suis
contente. Puis-je ne pas l' être, quand je suis à

p41

toi ? Oui, toute à toi ? Momens délicieux,
plaisir ravissant, redoublez la tendresse de
mon amant, comme vous augmentez la
mienne ! ... il m' écrit dans l' instant où j' écris
moi-même... ah ! Prends garde, prends
garde, mon cher Alfred, le bonheur ou le
malheur de ma vie est dans tes mains ! Cette
lettre que j' attends va détruire ou confirmer
ma joie... mon dieu ! Si un peu moins de
vivacité dans votre style... s' il vous
échappoit... si un seul mot me faisoit craindre...
non, je ne crains rien, je suis aimée...
je ne vous verrai point demain : quoi ! Je
ne vous verrai point ? Penserez-vous à moi ?
Sentirez-vous cette petite absence ?
Viendrez-vous de bonne heure vendredi ? ... hélas !
Ces jours heureux passent avec rapidité ; ils me
conduisent à celui qui va me priver de vous,
qui va m' enlever mon bien le plus cher ! Ah,
les vilains révoltés, que je les hais ! Faut-il
que vous me quittiez pour eux ? Ils méritent
bien d' être punis, puisqu' ils vous font aller
dans votre gouvernement. Adieu, mon
aimable, mon cher Alfred.

p42

Lettre 31.

jeudi à minuit.

oh ! Qui peut rendre, qui peut exprimer
le plaisir que m' a fait cette visite ! Aimable
garçon ! Le voir entrer dans ma chambre,
quand je le crois à Hamptoncourt ; prendre
une heure pour me la donner ; que cette
attention est charmante ! Mon dieu, qu' il étoit
bien ! Que cet habit lui sied ! Que de goût dans
sa parure ! Que de grace dans son air !
Regardez-le, princesse, regardez-le bien ;
enviez mon bonheur, mais ne m' en privez pas ;
il est à moi, il a juré d' être toujours à moi.
Mon sort est plus heureux, mille fois plus
heureux que le vôtre... ma chere petite
lettre, que je vous lise encore. Qu' elle est
tendre ! Qu' elle est folle ! Que je me fais bon
gré de la mériter ! Qu' elle assure ma joie ! ...
mais parlerai-je toujours de ma félicité ? Je
vous ennuierais, mon cher Alfred : mais
n' est-ce point à vous que je dois les mouvemens
de cette joie ? C' est un ruisseau qui retourne
vers sa source. Eh ! Comment vous
lasseriez-vous de mon bonheur, vous qui le faites,
vous qui m' aimez ?

p43

Lettre 32.

vendredi.

êtes-vous revenu, mon cher Alfred ? Vous
êtes-vous souvenu de votre chere maîtresse ?
Son idée vous a-t-elle été présente, dans un
séjour où l' orgueil et l' intérêt ont établi leur
domicile ? Miss Betzi s' est enfermée avec moi ;
nous avons nos raisons pour rester seules ;
elle vouloit étudier ; je voulois rêver. Elle
a commencé à lire son maudit françois,
annonçant chaque phrase, et mettant Zaïde
en pieces ; et moi je n' écoutois point, le ciel
me faisoit la grace de ne point écouter ;
cependant le portrait de Consalve a ramené
mon attention ; je me suis imaginé qu' il vous
ressembloit : en vérité, il vous ressemble.

à trois heures.

cette aiguille semble immobile ; elle
marche pourtant, elle va d' un pas égal. Mes
desirs ne peuvent hâter ni ralentir son
mouvement. Quand ira-t-elle sur six heures ? ...
j' écris pour calmer mon impatience...
j' écris pour écrire... mon amant écrit pour

peindre, pour enchanter ; c' est un tableau
riant que sa plume dessine : l' esprit, l' amour

p44

et la variété brillent dans ses lettres : moi,
je ne sais que dire je vous aime... il faut
me le pardonner, mon cher Alfred, c' est
qu' en vérité, je ne pense que cela : je ne
devrois pas le dire si souvent ; il faut de l' art
pour conserver un coeur. Ladi Charlotte le dit,
et ladi Charlotte sait bien ce qu' elle dit...
de l' art, mon cher Alfred ! Quoi ! De l' art
avec toi ! ... te cacher que je t' adore ! ... ah !
Jamais, non, jamais.

Lettre 33.

dimanche à midi.

ne cherchez point des noms plus doux pour
me les donner : celui de votre maîtresse est
le plus flatteur pour moi ; il m' est plus cher
que tous les titres qui peuvent exciter les
desirs de la femme la plus vaine et la plus
ambitieuse. Ah ! Que l' or et les pierreries brillent
sur mes égales ; qu' elles prisent des biens que
la noblesse de mes sentimens me fait
dédaigner ; ton amour me parera bien mieux que
la richesse et la grandeur ne pourroient le
faire. Embellie par tes caresses, je devrai mon
éclat à tes plaisirs, à l' heureuse certitude d' être
chérie de toi ! Eh ! Quel rang, quel état est
au-dessus du mien ! Aimer, pouvoir justifier son

p45

amour par l' objet qui l' inspire ; oser se dire,
je l' avouerois sans honte : oui, mon cher Alfred,
si l' usage, si la décence n' étoit pas blessée
par cet aveu, je dirois avec vanité, j' aime
milord duc ; je suis à lui ; je mets ma gloire
et mon bonheur à lui prouver ma tendresse.
Qu' il la partage. Que j' excite un moment de
plaisir dans son coeur, je n' envierai pas le
sort du plus grand roi du monde.

Lettre 34.

vendredi.

elle n' a donc plus que deux jours à vous
voir, cette pauvre Fanni ! Que cette idée
l' afflige ! Vous ne me quitterez point sans
regret, mon cher Alfred ; car vous m' aimez,

je me le dis à moi-même. J' ai besoin de me
le dire quand je ne vous vois point ; mais
vous m' en assurez bien mieux. Que de jours
à passer sans vous voir, sans espérer de vous
voir, sans écouter si ce carrosse entre, sans
me dire, le voilà ! Combien de fois cinq
heures sonneront, sans que mon coeur sente ce
battement, doux avant-coureur du plaisir !
Ah ! Miss Betzi, Miss Betzi, que vous allez
avoir besoin de votre aimable complaisance !
Que j' en abuserai ! Combien de fois lui répéterai-je,

p46

il est charmant. N' est-ce pas, miss,
qu' il est charmant, que je ne puis trop
l' aimer ! ... et puis tant de récits, tant de détails,
tant de confidences... et puis toutes les folies,
tous les vains projets dont une ame tendre
s' amuse... ah ! Ce cachet, le divin cachet de
Salomon, où est-il ? Que ne l' ai-je à présent !
Je vous suivrais... mais quoi ! Mon cher Alfred
seroit-il gouverneur d' une province de
la Grande-Bretagne ? Auroit-il un maître dont
les ordres pussent l' éloigner de moi ? ... lui ? ...
non... il a les vertus de Titus... je lui
donnerois l' empire de Néron... on dit que ce
prince fut un jour souverain paisible du monde
connu. Mon cher Alfred en seroit le monarque
chéri, révééré. Ah ! Le beau conte de fées ! ...
je suis folle. Adieu, mon cher Alfred.

Lettre 35.

lundi à deux heures du matin.

ce n' est donc pas moi qui vous donnerai
cette lettre, mon cher Alfred ; une autre main
vous la présentera ; vous ne lirez point dans
mes yeux la vérité des sentimens qu' elle
contient... je ne lirai point dans les vôtres,
l' impression qu' elle fera sur vous. Mes regards
suivoient tous vos mouvemens, et je m' applaudissois

p47

de l' air satisfait avec lequel vous
lisiez les assurances de mon amour. Aimable
et douce habitude, que votre perte est
sensible ! ... demain viendra et n' amenera point
le moment désiré ; les heures passeront, et
celle où je vous voyois passera comme les

autres : elle passera, mon cher Alfred, et vous ne viendrez point. Ah ! Mon dieu, vous ne viendrez point ! Que mon coeur est pressé ! J' ai retenu mes larmes ; mais je ne puis plus les retenir... le voilà ce portrait ; qu' il est différent de vous ! Votre lettre vous peint bien mieux ; elle me parle au moins, et l' amour, plus habile que l' artiste, me rend naturellement ces traits chéris que je cherche en vain dans cette image... est-ce là cet air fin, ce souris ? Non, ce ne l' est pas... mais il est tard, le chagrin appesantit. Si j' allois dormir, et passer l' heure d' envoyer à la poste, mon cher Alfred ne trouveroit point de lettre en arrivant ; il accuseroit sa maîtresse de négligence, de froideur peut-être. Ah ! Cette crainte m' éveillera, il la trouvera cette lettre ; il se dira avec complaisance : ma tendre amie m' est attachée, elle est ardente à me le prouver. Il m' en aimera davantage ; il connoît le prix d' un coeur sincere ; l' éloignement ne détruira pas le plaisir qu' il sent à m' occuper ; et plus je lui dirai que je l' aime, plus il m' aimera lui-même. Adieu, mon aimable ami, adieu. Que ce mot me fait de peine

p48

à présent ! Pensez à moi. Ah ! Pensez y toujours.

Lettre 36.

mardi à minuit.

enfin il est fini ce jour dont rien n' a trompé la longueur ; il est fini, et demain ne sera pas plus heureux. Je n' aurai point de lettres, pas la moindre marque de votre souvenir. Ah ! Que cela est dur pour un coeur accoutumé aux plus tendres soins du vôtre ! Vous fuyez, mon cher Alfred, vous vous éloignez avec vitesse d' une femme qui vous adore. Hélas ! Où êtes-vous déjà ? Ce portrait est donc tout ce qui me reste... il me paroît moins mal qu' hier... à force de le tourner, de le pencher, j' y trouve une ombre légère de ce que j' aime ; je sens qu' il me devient cher ; il a un drôle de petit nez qui ressemble à un autre... en vérité, je l' aimerai, l' habit me plaît : le premier jour où je vous l' ai vu est bien présent à ma mémoire : c' est celui où je me suis dit de si bonne foi, je l' aime, mon dieu, je l' aime. Oh ! Je l' aimois déjà bien fort.

Lettre 37.

mercredi matin.

qu'êtes-vous à présent, mon cher Alfred ?
Que faites-vous ? Songez-vous qu'il est
quelqu'un qui ne respire que pour vous aimer ?
Me rappeler tous vos discours, relire vos
lettres, en attendre, en désirer, voilà ce qui
va remplir tous les instans de votre absence.
Point d'amusemens, point de dissipation :
une idée si chère me suffit, je la porterai
par-tout. Milord Maire me disoit hier : milord
duc est donc parti ? ... c'est le seigneur d'Angleterre
le mieux fait et le plus aimable... il
vous aime, madame... vous devriez en faire
cas ; il mérite du retour... et moi je disois
tout bas : ah, qu'il a bien ce qu'il mérite !
Jamais milord ne donnera des conseils qui
soient mieux suivis... sir Thomas est charmé
de me voir bien triste, il trouve que cela
est dans l'ordre ; et vous savez que sir Thomas
met de l'ordre par-tout, excepté dans ses
propos. Mais on m'interrompt. Adieu.
à cinq heures, toujours mercredi.
quelle date, mon cher Alfred ! Elle est
bien cruelle ; j'attends tout le monde, excepté

vous, vous la seule personne que je desire...
oh ! Quels vœux, quels souhaits formerai-je
pour mon tendre ami ! ... pourrai-je séparer
mes intérêts des siens, parmi les biens dont
je prie le ciel de le combler ? ... la constance
est une vertu que je demande avec ardeur
pour lui... est-ce bien pour lui ? ... la petite
sœur de Miss Betzi m'a fait tressaillir ce matin
à Hideparc, où nous nous promenions ; elle
a vu le chevalier d'Orset qui venoit après
nous ; il avoit un habit comme celui que vous
aviez mis la veille de votre départ : la jolie
enfant m'a tirée doucement, et m'a dit d'un
air riant : voilà milord duc ; et moi comme
une folle, comme une étourdie, je me suis
tournée toute rouge, toute émue, et puis de
rire ; car il est impossible de ne pas rire d'une
telle sottise.

à minuit.

que j'ai de peine à fermer ma lettre ! Il
me semble que j'ai mille choses à vous dire,

il faut pourtant vous quitter... vous quitter,
mon cher Alfred ! Comme un tems fait
regretter l' autre ! Hélas ! J' étois bien heureuse
quand je vous quittois ! Je vais me mettre
au lit ; votre portrait y vient avec moi, nous
allons dormir ensemble... dormir ! Ce
portrait-là ne vous ressemble guere, il ne vous
ressemble point du tout.

p51

Lettre 38.

jeudi.

venez, mon cher Alfred, venez me
dédommager de tout l' ennui du jour ; que le
plaisir de vous parler me fasse oublier tant
de fadeurs que l' usage oblige d' entendre et
de répéter... ah, quelle humeur ! Quelle
tristesse ! Cette entiere privation m' est affreuse.
Ni vous, ni rien de vous ! Quoi ! Pas une
ligne en route ! M' auriez-vous oubliée ? Non,
je ne le crois pas, je ne veux pas le croire.
Faites-vous des voeux pour votre maîtresse ?
Ah ! Je vous en prie, demandez à l' amour
et à la fortune, qu' ils daignent lui conserver
le coeur de son amant.

Lettre 39.

vendredi à trois heures.

voila des lettres de par-tout, et pas une
qui m' intéresse : point de nouvelles de mon
cher Alfred. Oh ! Que je suis laide, sotté,
fâcheuse ! La belle mine que je vais faire !
Il faut sortir pourtant ; mais que m' importe ?

p52

Je ne veux pas plaire, j' aime, je suis éloignée
de ce que j' aime. Je ne tiens plus à rien.
Il me semble qu' on m' a tout pris, tout
enlevé, même mes espérances ; je suis comme
si je n' étois point. Je vais chez ladi Vorthi ;
il le faut : elle m' ennuiera, mais je le lui
rendrai bien.

à cinq heures.

comme j' allois sortir avec Miss Betzi, sir
Thomas, le bon, l' aimable sir Thomas
m' apporte une lettre. Je le remercie, je le caresse,
je lui fais baiser la main de la méchante miss ;
je lis cette lettre, je ris, je pleure ; je suis

contente, attendrie, charmée ; j'embrasse ma chère amie. Il est triste, miss, il est triste. Ah ! C'est qu'il m'aime, et puis je ne sais ce que je fais. Je mets la lettre dans mon sein, et puis je la reprends, et puis je la baise mille fois. Ah, que vous m'êtes cher ! Que je suis touchée des assurances de votre amour ! Qu'elles redoublent le mien ! Mais il faut sortir. Quoi ! Vous laisser ? Vous, mon cher amant ? Maudit soit l'usage ! Je vais donner cette feuille à sir Thomas, il la fera partir ce soir. Adieu donc, adieu. Oh, que miss est pressée ! Elle est trop indifférente, oui, elle l'est trop. Adieu. Je vous dirai ce soir tout ce que je pense, si pourtant il m'est possible de l'exprimer.

p53

Lettre 40.
à *minuit*.

je vous ai quitté brusquement, mon cher Alfred : on m'arrachait au plaisir de vous parler. Sir Thomas a fait partir ma lettre. Il est bien mon serviteur, en vérité, et tout-à-fait content de ma conduite. Il ne trouve pas ma mauvaise humeur ridicule ; et quand je le reçois comme un chien, cela lui paraît le plus naturel du monde. La cruelle qu'il aime en vain, bien en vain, je vous assure, n'est pas si complaisante pour moi ; elle me raille, me fait une grimace qu'elle appelle mon air ennuyé, et puis elle éclate de rire. Elle ne me corrigera point ; mon cher Alfred n'y est pas, je ne l'attends point ; non, je ne saurois rire... j'ai lu cent fois votre lettre. Ce chagrin qui devrait me flatter, me pénètre ; je ne veux pas que vous soyez triste. J'ai mis la lettre sur mon sein, mon visage sur la lettre, et je l'ai baignée de mes larmes... elle sera sur mon cœur cette lettre que tu as touchée ; elle y sera toujours, jusqu'à ce qu'une autre de la même main vienne l'en ôter pour prendre sa place... que je ne cesse point de vous répéter que je vous aime. Ah ! Je ne me lasserai ni de le penser,

p54

ni de l' écrire. Puissiez-vous, mon cher Alfred,
prendre autant de plaisir à l' entendre, que
j' en ressentirai toujours à vous le dire ! ... il
y a deux heures que j' étois dans ce coin où
vous vous plaisez ; ils jouoient, ils se
querelloient ; moi je fermois les yeux, je
cherchois à me tromper moi-même... il vient,
me disois-je, il entre, il va m' embrasser ;
j' entends cette voix, dont le son si doux,
si caressant, éveille le plaisir dans mon coeur...
eh ! Pourquoi l' erreur se dissipe-t-elle ?
Pourquoi n' est-ce point lui ? ... quoi ! Tu n' es pas
là ? Quoi ! Tu n' y seras point demain, ni après ?
Tu n' y seras donc jamais, mon cher Alfred ?
Mon cher amant, plains ta maîtresse, elle ne
te voit point, elle ne te verra de long-tems...
ah ! Qu' un moment de ta présence, qu' un
seul de ces baisers que tu lui prodiguois,
porteroient de joie dans son ame ! Mais tu ne
m' entends point. Hélas ! Tu ne saurois m' entendre.
Lettre 41.

samedi matin.

quelque douleur que je ressente de
votre absence, quelque dure que me soit cette
séparation, je ne me repens point de vous

p55

aimer. Les peines les plus cruelles ne me
feroient pas renoncer à la douceur d' un
sentiment que vous m' avez rendu si cher. Un
instant de votre vue, un billet de votre main,
un baiser de votre bouche me causeront plus
de plaisirs, que dix ans d' une stupide
indifférence ne pourroient m' en procurer...
bon dieu ! Quand vous entrerez dans ma chambre,
quand je leverai les yeux sur vous, quand je me
sentirai dans vos bras, quand je vous presserai
dans les miens, me souviendrai-je des pleurs
que votre éloignement me fait répandre ? Non,
je ne me souviendrai que de vous. Adieu,
je vous quitte ; aimez-moi comme je vous
aime.

samedi au soir.

j' ai fait aujourd' hui tout ce qu' il m' a
été possible pour dissiper cet ennui que je
ne saurois vaincre ; mais je n' ai cherché qu' en
vous un amusement qu' aucun autre objet ne
pouvoit me procurer. Je me suis retirée dans
mon petit cabinet, j' ai ouvert le tiroir qui
renferme les gages précieux de votre amour ;
j' ai lu ces lettres si tendres, je prononçois

avec un sentiment délicieux des mots que
votre main a tracés et que votre coeur a dictés.
Que cette lecture m' a touchée ! Avec quel
regret j' ai rappelé le tems heureux où vous
me donniez vous-même ces aimables lettres !
Quelle différence, mon cher Alfred ! Mon

p56

bonheur n' est pas détruit ; mais il est
cruellement interrompu ! Il n' y a que cinq jours
que vous êtes parti : déjà si triste, si abattue,
que ferai-je dans la suite ? J' attends votre
lettre demain. Ah, si je n' en avois pas ! Mais
j' en aurai ; vous n' êtes pas capable de
m' abandonner à mon inquiétude. La moindre
négligence qui viendrait de votre coeur me
mettrait au désespoir ; mais ce coeur est sensible,
délicat, il est à moi. J' aurai une lettre, oui,
je l' aurai. Adieu, adieu, mon aimable et cher
ami. Miss Betzi vous prie de croire que, si
je n' ai pas de nouvelles demain, vous
pourrez m' adresser votre première lettre aux
petites-maisons. Qu' elle est heureuse, mon cher
Alfred ! Elle n' aime rien... mais est-on heureux
de n' aimer rien ? ... non, oh, non.
Lettre 42.

dimanche au soir.

j' ai été aujourd' hui dîner à huit milles de
Londres avec deux dames catholiques qui se
sont retirées dans cette espece de couvent
françois, nouvellement toléré : cela peut passer
pour un monastere, quoique les religieuses
soient en habit séculier. La maison est belle,
et remplie de jeunes demoiselles irlandaises.

p57

J' ai été frappée de l' extrême tranquillité qui
regne dans ce lieu. Miss Betzi et sa petite soeur
étoient avec moi. Sir Thomas est venu nous
chercher. Nous revenions tous quatre dans
un grand silence. Sir Thomas soupiroit, Miss
Betzi marmottoit un air à boire, l' enfant
mangeoit des massépains, et moi je me
contois une histoire qui n' étoit pas plaisante.
Quand mon cher Alfred ne m' aimera plus,
disois-je, je me ferai catholique, et j' irai
habiter cette maison paisible. J' aurai bien du
plaisir à me confesser, car je ne parlerai que
de mon amant ; son image ornera ma jolie

cellule : tous les saints, toutes les saintes qui
pareront mon oratoire auront cette aimable
physionomie. Le portrait que je tiens de sa
main, placé dans le lieu le plus éminent,
sera le patron le plus révérend de mon simple
hermitage ; couronné de fleurs, et couvert
d'un voile léger, il ne sera vu que de moi,
il sera toujours le dieu de mon coeur. Je lui
adresserai des vœux qui ne le toucheront plus :
n'importe, je sentirai toujours de la douceur
à m'occuper de lui. Milord sera mon ami,
il viendra quelquefois me voir ; je lui
cacherais mes peines ; je retiendrais mes larmes,
je renfermerais mes regrets ; je ne lui parlerai
que de lui, de sa grandeur, de sa fortune,
de ses emplois brillants. Il ne saura pas qu'il
est toujours aimé, il ignorera que son amie
est malheureuse, malheureuse par lui. Avec

p58

ce petit projet, nous avançons vers Londres,
et le coeur me battoit bien fort. Aurai-je une
lettre, disois-je à sir Thomas ? Vous irez
voir si j'ai une lettre. Il y a été. Je n'en ai
point : hélas ! Je n'en ai point.

à minuit.

je suis tout-à-fait triste, mon cher Alfred ;
cette lettre qui n'est point venue... mon dieu,
pourquoi n'est-elle pas venue ? Ah ! L'absence
est le poison de l'amour ; elle détruit tous ses
plaisirs. Adieu, je vais me mettre au lit ;
et ce portrait qui rit, je ne puis le souffrir
ce soir ; son air gai m'indigne ; il passera la
nuit dans le tiroir, pour lui apprendre à me
montrer de la joie quand je suis de mauvaise
humeur.

Lettre 43.

lundi.

je l'ai repris, ce portrait, je lui ai
pardonné ; il faut bien que je l'aime, puisque
je n'ai que lui. Je vous y trouve, parce que
je vous cherche, parce que je vous desire ;
il est après tout l'objet qui vous retrace le
mieux à mes yeux. Ah ! Tout vous retrace
à mon coeur ! Quoi ! Tu es mieux que ce

p59

portrait ? Ton visage est plus noble, plus
beau que celui-là ? Qu' il est joli pourtant !
Qu' il est aimable ! Qu' il me plaît ! Hélas, mes
plus tendres baisers ne l' animent point ! Il est
toujours le même, insensible à toutes mes
caresses : la froide image ne me les rend point...
est-ce là cet amant passionné, ardent, qu' un
seul regard rend si vif, si obstiné ? ... ah, que
n' est-ce lui !

Lettre 44.

mardi à minuit.

que puis-je vous dire, dans la position
où je suis ? Après avoir attendu ce jour avec
tant d' impatience, le voir finir sans recevoir
cette lettre si désirée ; ne savoir que penser,
n' oser vous condamner dans la crainte d' être
injuste ; m' inquiéter, me chagriner, c' est
tout ce que je puis faire. Ah ! Pourquoi vous
ai-je aimé ? ... j' ai vu partir milord pour
Plimouth, je l' ai vu partir pour Caitombridge :
pourquoi faut-il que son voyage à... soit
un événement pour moi ? Il n' étoit point à
Londres, mon coeur en étoit-il moins
paisible ? Il ne m' écrivoit point, en étois-je
moins heureuse ? Par quelle fantaisie a-t-il
voulu m' intéresser à son sort ? Faut-il que

p60

le mien dépende de lui ? D' où me vient la
douleur qui me presse ? Que me manque-t-il ?
Une feuille de papier ! Et me voilà désolée,
parce que je ne l' ai point. Ah ! Sir Charles,
sir Charles, est-ce ainsi que vous aimez ? Si
vous connoissiez le coeur que vous avez
touché, vous ménageriez mieux son extrême
sensibilité. Vous êtes loin, bien loin
d' imaginer que quelque accident ne vous ait arrêté
dans votre route, que vous ne soyez arrivé
malade, que vous ne m' aimiez plus. Quelque
terrible que soit cette idée, je la préfère sans
balancer aux deux autres. Ah ! Que l' amour
me vend chers les plaisirs qu' il m' a donnés !
Il y a huit jours que je vous écrivois ; mais
quelle différence ! Je parlois à un amant
dont je croyois être adorée. à qui est-ce
que je parle à présent ? Je ne vous connois
plus ; non, milord, je ne vous connois plus.
Lettre 45.

mercredi à six heures du soir.

on prend vivement votre parti ; Miss Betzi
ne veut pas que vous ayiez tort ; elle ne conçoit

pas que vous puissiez avoir tort : elle vous défend, me gronde ; je suis la malheureuse,

p61

et c' est vous qu' on plaint, qu' on excuse...
pauvre petit ! Ménagez-le donc, il le mérite
bien... on veut déchirer ma lettre, on ne
veut pas que milord la voie... oh ! Je vous
assure, miss, qu' il l' aura : il boudera. Voyez
le grand malheur ; le voilà bien malade, en
vérité. Il chiffonnera la lettre, il la mettra
en pieces, il la mangera. Qu' il fasse tout
ce qu' il voudra : pourquoi me chagrine-t-il ?
Moi, lui dire des choses tendres ? Oh ! Je ne
le saurois : il n' est plus mon cher Alfred,
il n' est plus mon ami, mon amant ; il ne
m' est rien, rien du tout, vous dis-je. Ah !
Mon dieu, s' il m' avoit écrit, il seroit...
mais c' est un paresseux, un négligent, un...
tout ce qu' on peut être de pis. Adieu, milord.
Votre grace veut-elle recevoir mes humbles
complimens ? ... ho ! Je vois bien la mine
que vous faites ; mais je ne m' en soucie
guere, entendez-vous ?

Lettre 46.

à minuit, toujours mercredi.

on est bien fier, bien content, bien
heureux, quand on n' a point de reproches à
se faire, quand on peut se dire : je ne mérite
pas ceux dont on m' accable. J' éprouve l' injustice

p62

des autres. On attend une impertinente
maîtresse à ses genoux, on lui dit :
ingrate, vous seriez trop punie, si vous aviez
raison... j' ai tort, mon cher Alfred ; mais
j' ai craint, j' ai souffert ; mes peines ont été
réelles : n' obtiendrai-je pas ma grace ? La
méchante lettre venoit de partir, quand on
m' a donné la vôtre : avec quel plaisir je l' ai
lue ! Elle a été pour moi comme un astre
brillant, qui s' élève au-dessus de l' horison
le plus sombre : elle a éclairci les nuages de
l' humeur qui me dominoit, de cette humeur
qui m' a fait vous écrire avec froideur et
indifférence. Ah ! Je vous en prie, brûlez bien
vîte cette lettre : n' en gardez jamais une où
vous ne trouverez pas des assurances de
mon amour. Ai-je pu douter d' un coeur si
tendre, de cet amant qui me dit : *ô ma belle,*
ô ma chere maîtresse ! Aimez-moi, aimez-moi,
si vous voulez que je vive ! Ah, si je le veux !
Ah, si je vous aime ! Mais je ne mérite pas
de vous le dire, j' en suis indigne : je ne

vous le dirai pas, c' est une pénitence que
j' impose à mon coeur.

p63

Lettre 47.

vendredi matin.

je suis triste, mon cher Alfred, et tout
me le paroît depuis que je ne vous vois plus.
Un amant aimé embellit tout ; il répand
l' agrément dans les lieux qu' on habite, sur
les personnes qu' on voit ; il prête sa grace
à tous les objets qui nous environnent ; le
charme inexprimable attaché à sa présence,
semble s' étendre sur l' univers, et rendre tout
plus aimable et plus riant. L' absence, au
contraire, répand l' insipidité sur tout ; elle
suspend la gaieté, éteint, ou du moins
amortit les desirs. On s' éveille sans goûter le
plaisir de revivre ; on se leve sans dessein,
sans se rien promettre. La nonchalance
préside à la toilette ; on s' habille sans se
parer ; on se mire sans se voir ; l' habitude
fait mouvoir la machine, mais ses mouvemens
n' intéressent point. Le jour paroît long ;
il passe, il finit ; rien ne l' a marqué : il
est anéanti, on ne se souvient pas qu' il a
été : la vivacité, l' esprit, l' enjouement, ne
peuvent percer le voile qui les obscurcit.
Ces dons renfermés en nous-mêmes, y sont
comme les fleurs dans un parterre où l' on se
promene la nuit : la variété de leurs couleurs

p64

existe, mais on ne l' apperçoit point.
La sévère miss me gronde. Eh si, si, madame,
vous avez l' air d' une princesse de roman.
Elle me traite comme... comme ses amoureux,
en vérité. Mais elle me dit que vous
m' aimez, que j' ai raison de vous adorer, que
jamais folie ne fut plus pardonnable, et
là-dessus je l' embrasse. Adieu, mon aimable,
mon tendre ami. Adieu, mon cher Alfred.

Lettre 48.

vendredi à minuit.

j' ai dîné chez ladi Vorthi. En rentrant,
j' ai trouvé la charmante miss qui m' attendoit.
J' ai vu votre lettre dans ses yeux ; elle

me l' a remise avec une joie que l' amitié seule peut donner, et qu' elle seule aussi peut comprendre. Miss reçoit tous les compliments de milord, et lui en rend mille. Elle répond à votre anecdote d' *Iphis* : *plût au ciel qu' il l' imitât* ! Cela vous paroît-il assez tigre ? à sa place je dirois comme elle : il est fâcheux d' être aimée, quand on n' aime point ; de sentir qu' on fait à quelqu' un une peine violente, qu' on ne peut soulager, qu' on aigrit par la fierté, qu' on entretient par la douceur, et qu' on ne guérit que par la dureté

p65

c' est une désagréable situation... il y a aujourd' hui dix-sept jours, qu' à pareille heure, dans le même lieu, dans la même place où j' écris, je ne croyois guere qu' on pût être cruelle. Il me paroissoit bien doux et bien naturel de céder aux desirs d' un amant, de partager ses transports, d' être flattée de les exciter... vous en souvient-il, mon cher Alfred ? ... ce moment est-il aussi présent à votre idée qu' il l' est à mon coeur ? ... que celui-ci est différent ! Je vous parle, il est vrai ; mais je vous voyois, je vous entendois, je vous touchois ; votre tête penchée sur mon sein, ce tendre abattement, ces soupirs, ces sermens, ces prieres ardentes, enflammées... que vais-je rappeler ? D' où vient que ce tableau se retracte si vivement à ma mémoire ? Je crois voir encore ces yeux attendris, brillans d' amour et de plaisir, mêler tout-à-coup à leur douce langueur l' éclat de la joie. Hé ! Quelle joie ! Qu' elle étoit pure ! Qu' elle étoit vraie ! Que ne puis-je te la faire oublier, pour te la donner encore ! Ah ! Mon cher Alfred, pourquoi ne me reste-t-il plus rien à faire pour ton bonheur ! Vous me priez d' écrire quatre pages où il n' y ait que ces mots, *je t' aime, je te desire* : ah ! Si je m' en croyois, je les répéteroies tant, que vous vous lasseriez peut-être de les lire.

p66

Lettre 49.
samedi à minuit.

vous croyez, mon cher Alfred, que je vais vous écrire. Point du tout, je vais me coucher : je suis accablée, ma tête ne se prête point à mes desirs ; elle se fait sentir si vivement, que si je vous aimais moins, je ne senterois qu' elle ; mais rien ne peut affaiblir le sentiment qui me fait songer à vous. Adieu. Pensez à moi, aimez-moi, aimez-moi bien. Je vous aime, je vous aimerai toujours, j' aurai toujours du plaisir à vous aimer.
Lettre 50.

dimanche matin.

je me porte mieux, ma tête est débarrassée, et je commence le jour par vous donner des preuves de ma tendresse : je voudrois l' employer tout entier à vous écrire. Que ne puis-je m' enfermer, ne voir personne ! Cette porte s' ouvre, on annonce : qui ? Un importun. Qui que ce soit, c' est quelqu' un que je ne desire point. Ce n' est jamais milord

p67

duc : ce nom si chéri ne se fait plus entendre. Tout me déplaît, tout m' ennuie. Je commence à m' allarmer d' un sentiment si vif : ah ! Que deviendrois-je, si vous cessiez de le partager ! Je sens que toutes les affections de mon coeur sont réunies en vous, que tous mes mouvemens, tous mes desirs tiennent à vous. Votre absence me fait connoître combien vous êtes devenu nécessaire à mon repos, à mon bonheur, à mon existence même. Qu' avez-vous donc fait pour me lier si fortement, pour m' arracher à tout ce qui n' est point vous ? Quoi ! Pas un instant, pas une idée, pas la moindre distraction ! ... oh ! Mon cher Alfred, m' aimez-vous de même.
Lettre 51.

dimanche à minuit.

il est donc des momens où, dans l' absence de ce qu' il aime, un coeur tendre peut se livrer à la joie. Oh ! Que j' en ai ressenti à la vue de ces deux feuilles remplies de témoignages de ton amour ! Avec quelles délices je les ai parcourues ! Je n' osois respirer, de peur de m' interrompre. N' avois-je pas raison de regretter ces lettres charmantes ? Puissent les miennes te faire éprouver le même sentiment

p68

dont elles m' ont pénétrées ! Vous me souhaitez un bonheur que rien ne puisse troubler : he ! Mon cher Alfred, qui peut remplir vos souhaits que vous-même ? Vous aimer, vous plaire, voilà mon bonheur ; je n' en veux point d' autre, je n' en goûterois point d' autre... c' est donc moi qui présidois en secret à ce festin superbe, à ce bal magnifique ? Cette couronne refusée à celles qui la demandoient, qui se disputoient l' honneur de l' obtenir, de la recevoir de ta main, est donc offerte à ta maîtresse ? Qu' elle est brillante à ses yeux ! Mon dieu, que ces riens ont de prix ! L' amour en compose ses trésors... *là est un baiser...* il n' y est plus, il n' y est plus, ce baiser, mon cher Alfred, il y en a mille à présent... non, vous ne m' avez jamais écrit avec ce feu... j' ai mis tout mon visage sur ce papier, qui a été dans tes mains. Je croyois t' entendre me parler, voir cette mine aimable, cette bouche dont le silence aussi doux que les expressions, plus animé peut-être... ah ! Que je t' aime ! Faut-il que je ne puisse que te l' écrire !

Lettre 52.

lundi à midi.

c' est donc à votre réveil que vous recevez mes lettres ! à votre réveil, mon cher

p69

Alfred ! Mon dieu, que j' aimerois à vous réveiller ! J' approcherois sans bruit, j' ouvrerois doucement le rideau, je passerois mon bras sous votre tête : un baiser... ah, quel baiser ! ... il éveillerait tout le monde... vous distinguez donc la forme, le cachet, le papier. Cette lettre est vue d' abord, elle est baisée, tendrement baisée. Heureuse lettre ! Et moi je n' ai rien. Oh ! Comme vous vous endettez ! Combien vous m' en devez de baisers ! Réglons un peu nos comptes. En mettant, année commune, qu' il ne m' en revînt que cent par jour, quel fonds cela fait déjà ! Je vous avertis que vous trouverez en moi un créancier un peu dur ; j' exige intérêt et principal : pas la moindre remise. Dès que je vous vois, je vous arrête dans mes bras ; vous y serez détenu, vous n' en sortirez point que vous n' ayez tout payé. Mais, quoiqu' un peu arabe, comme je ne suis point sans

générosité, pour vous faciliter, tous ceux que je prendrai, je les compterai pour deux, si vous le voulez... le voudrez-vous, mon cher Alfred ? J' espere que milord est trop juste, trop noble... oh ! Non, tu ne le voudras pas.

p70

Lettre 54.

mardi à six heures du soir.

pendant que miss Betzi assure sir Thomas de son indifférence, de sa parfaite indifférence, qu' elle lui dit de son air le plus riant, le plus satisfait, qu' elle ne l' aime point, qu' elle ne l' aimera jamais ; tandis qu' il fait la mine d' un ours qu' on a trop fait danser, je vous écris sur mes genoux, prête à jeter ma lettre au feu, au premier bruit que j' entendrai... vous me demandez ce que je fais, ce que je pense, ce qui m' occupe. Je pense à vous, je vous écris, je fais des vœux pour votre retour... quel train elle fait ! Que miss est méchante ! Voilà un piquet qui commence mal ; sir Thomas aura les cartes sur le nez avant qu' il soit peu : elle ne veut pas qu' il ait le moindre avantage sur elle, pas même au jeu. Pauvre sir Thomas ! Pourtant j' enverrais son sort, si je ne le trouvois pas humiliant. Il la voit, il est tout près d' elle ; rien qu' une petite table ne les sépare, il touche sa robe, quelquefois sa main : oui, mais elle la retire avec dédain : sir Thomas l' ennuie, lui déplaît, lui donne de l' humeur. Je ne voudrais pas du sort de sir Thomas, je ne voudrais pas du mien non plus. Qu' est-ce

p71

donc que je voudrais ? Ah ! Je ne l' aurai point, ce que je veux ! Je suis trop sûre de ne point l' avoir ! ... sept heures, point de lettre ! Est-ce que je n' en aurai point ce soir ? Miss Betzi dit que je me renfrogne à vue d' œil ; que je prends l' air d' une vertu qui s' appuie sur un tombeau : elle rit. Hélas ! Je ne saurois rire.
à neuf heures du soir.
me voilà retombée dans mes premiers

chagrins, je n' ai point de lettre. Mais d' où vient donc que je n' en ai pas ? Je ne m' accoutume point à ces retards, ils m' affligent. Je soupe chez ladi Vorthi : je suis d' une humeur contre vous ! ... paix : ne me parlez de votre vie.

à une heure du matin.

je reviens à vous, mon cher Alfred, un penchant naturel m' y ramene. Quelle que soit mon humeur, elle ne va pas jusqu' à diminuer ma tendresse : j' aime à penser que vous n' avez pas tort. On me gronde quand je me plains de vous, on prend votre parti, on vous aime, on vous défend, on me rend la vie bien dure. Vous qui êtes mon ami, mon plus tendre ami, partagez donc ma peine, souffrez que je vous la confie. Ne faites pas comme miss Betzi ; écoutez-moi avec douceur, avec

p72

cette bonté qui vous rend si aimable. N' est-il pas affreux d' avoir un amant, de l' aimer si sincèrement, et d' être éloignée de lui dans les premiers momens d' une liaison si douce, d' un commerce si satisfaisant ; d' être privée de tous les plaisirs que l' on goûtoit, de tous ceux qu' on se promettoit ? Là, pensez-y bien, cela n' est-il pas fâcheux ? Plaiguez-moi, plaiguez-moi, je vous en prie. Il faudroit aimer comme j' aime, connoître mon amant comme je le connois, pour sentir le désagrément de ma situation : daignez y prendre un tendre intérêt, je vous en saurai gré ; votre compassion me consolera un peu. Adieu, mon cher Alfred : vous voyez que je ne boude point, je ne veux pas être injuste. Vous m' avez écrit, j' en suis sûre ; mais c' est ce courrier, ce maudit courrier, qui s' amuse à se casser le cou, plutôt que d' apporter ma lettre : je voudrois que le traître fût au fond de la Tamise ; mais non, je perdrais ma lettre. Adieu, adieu donc, mon cher amant.

Lettre 57.

mercredi.

la douceur avec laquelle vous répondez à mes reproches augmente bien le regret que

p73

j' ai déjà senti d' avoir pu vous les faire. Votre justification m' a touchée, attendrie jusqu' aux larmes. Je voudrais retrancher de ma vie tous les instans où je pourrai vous causer la plus légère peine. Vous ne voulez pas que je sois triste, vous me priez de m' amuser : ah ! Je ne le puis ! J' ouvre des yeux stupides, je ne rencontre plus ceux qui portoient la joie dans mon ame. Vous me la rendrez cette joie, mon cher Alfred ; vous seul pouvez me la rendre. Je passe ces jours si longs à me rappeler les premiers momens de notre amitié. Souvent je me fais un plaisir délicat de retracer à ma mémoire tous les mouvemens que vous avez excité dans mon coeur, de penser à ce tems heureux où, sans songer à l' amour, j' en goûtois les douceurs. Pourquoi ne me disiez-vous point que vous m' aimiez, vous qui depuis deux ans formiez le dessein de me plaire ? Comment ai-je pu vous voir, vous parler, sans vous aimer ? Mais je ne connoissois que vos traits ; vous me cachiez encore ce coeur, cette ame que j' adore : eh ! Pourquoi me les cachiez-vous ? De quels biens m' avez-vous privée ! Que de jours perdus pour l' amour ! Eh bien, mon cher Alfred, c' est encore une dette, et je ne me sens point assez de générosité pour vous la remettre.

p74

toujours mercredi à minuit.

je suis d' une colere, d' une indignation : devinez... mais, qui pourroit l' imaginer ! Sir Barclay, ce vilain lord, si petit, si rond, si laid, si sot : et bien, milord, il aura demain votre habit, cet habit si admiré, si envié, cet habit que j' aime tant, que vous avez mis au mariage de votre soeur : il aura le front, l' audace, l' insolence d' en porter un semblable. Il nous a parlé tout le soir de ce bel habit ; et pour le mieux désigner, il est, disoit-il, tout pareil à celui de milord duc... ah ! Je l' aurois battu. Quoi ! Je verrai cet habit, et ce ne sera pas vous qui le porterez ! Sir Barclay... oh ! Qu' il vienne chez moi avec ce bel habit : j' y mets le feu ; oui, je l' y mettrai ; tant pis pour qui sera dedans. Lui convient-il de se mettre comme vous ? Est-il digne d' être votre singe ? Adieu, mon cher Alfred, je vais dormir. Ah ! Si je pouvois

rêver ! ... pourquoi non ? ... vous rêvez bien, vous.
Hélas ! Je ne vous vois pas même en songe.
Lettre 53.

jeudi à trois heures.

je viens de trouver une position pour votre
portrait, dans laquelle il vous ressemble tant,

p75

que j' ai cru vous voir. Je vous disois bien
qu' il se feroit aimer... en relisant votre
derniere lettre, je trouve dans votre style
un peu de tristesse. Ah ! Ne vous y
abandonnez pas, mon cher Alfred. Je n' entends
jamais parler de consommation que je ne
frémisse pour vous. Amusez-vous, jouez, chassez,
donnez des fêtes, oubliez-moi ; oui,
oubliez-moi, si mon souvenir trouble la
douceur de votre repos. Ne m' oubliez pas tout
à-fait, pourtant, mais autant qu' il le faudra
pour votre santé. Je sens par moi-même
combien l' ennui prend sur le tempérament. Si je
ne connoissois pas la source de l' humeur
noire dont je ne puis me défendre, je me
croirois malade. Ma tante l' est dangereusement ;
elle souffre ; son état m' atendrit, et
me fait éprouver qu' un bon coeur ne se lasse
point, quelque mal qu' on ait reconnu sa
sensibilité. Ma tante m' a donné bien des
chagrins ; elle n' a jamais négligé l' occasion de
me désobliger ; sa mort m' enrichiroit malgré
elle ; mais loin, loin de moi tout espoir vil,
tout projet de fortune qui s' arrange aux
dépens de la vie ou de la satisfaction d' autrui.
Ma tante est malheureuse, bien malheureuse,
en vérité, puisqu' elle a un caractere
inflexible, qui ne lui a jamais permis de goûter
les plaisirs de l' amitié. Mais qu' est-ce donc
que cette lettre ? Est-ce à mon amant que
j' écris ? Non, c' est à mon ami, à mon plus
cher, à mon plus tendre ami.

p76

Lettre 59.

vendredi.

je voudrois ne vous point écrire, parce
que je suis triste ; mais je vous écris parce
que je vous aime ; au hasard d' être un peu

grave, un peu fâcheuse même. La maladie de ma tante m' afflige. Je ne l' aime pourtant pas, il n' est pas possible que je l' aime ; mais elle souffre, elle me fait une véritable compassion. Que nous avons la vie à de dures conditions, mon cher Alfred ! Qu' elle est semée de dégoûts et d' événemens malheureux ! Si la noblesse de nos idées, si la grandeur de notre ame nous en font supporter courageusement une partie, qui est celle qui nous concerne seuls, cette liaison naturelle, indispensable, que nous avons avec tous les êtres dont nous sommes environnés, fait que les peines des autres nous deviennent propres, que nous souffrons par eux, avec eux et pour eux. Que de maux sans remede, et qu' il est bien peu de biens sans mélange ! L' amour même, ce sentiment le plus flatteur de tous, qui nous enchaîne par des liens dont le tissu se cache sous des fleurs, combien d' amertumes ne verse-t-il pas sur les douceurs qu' il nous fait sentir ? Il

p77

nous a pourtant été donné, ce sentiment, pour faire notre bonheur, pour nous ramener quelquefois à cet état de félicité dans lequel nous avons été formés. Je crois, mon cher Alfred, qu' il sortit avec l' espérance, de la boîte fatale, pour être le contrepoison de tout ce qu' elle renfermoit. Par lui les mortels les moins heureux en apparence goûtent des plaisirs que la fortune ne donne pas, et qu' elle ne peut ôter. Ces plaisirs leur font supporter la privation des autres biens. Par lui on oublie insensiblement tout ce qui n' est pas lui ; et c' est lui qui me ramene à vous parler de vous, à ne me plus souvenir que de vous. Je voudrois être à la moitié du tems que je dois passer sans vous voir, il me semble qu' alors chaque jour nous rapprocheroit davantage. Quand on est à la moitié du chemin qu' on doit faire, on marche vers la fin, il paroît qu' on avance bien plus. Adieu, adieu, mon cher amant, adieu tout ce que j' aime.

Lettre 60.

samedi.

voilà des lettres bien ennuyeuses, mon cher Alfred ; mais mon style est toujours assujetti aux impressions que mon ame reçoit. Je

ne saurois prendre un ton que je serois forcée
d' étudier ; et puis vous m' avez permis de
répandre dans votre sein mes peines et mes
plaisirs. Mon coeur vous sera toujours ouvert,
vous y lirez comme moi-même : il est à vous ce
coeur, il y est tout entier ; mais l' amour ne
le ferme ni à la compassion, ni à l' humanité.
Ma tante est un peu mieux. Mes soins
ni mes attentions ne m' attirent pas sa
bienveillance ; elle ne croit pas que l' on puisse
desirer de bonne foi la vie de quelqu' un dont
la mort nous seroit utile. Pauvre femme !
La maladie de son ame est incurable. Mais
parlons de vous, mon cher Alfred. On vous
voit donc ? Cette porte s' ouvre à midi. On
entre, on vous fait la cour. Que j' aimerois
à vous faire la mienne, à vous voir
seulement un instant, par le plus petit trou qu' il
soit possible d' imaginer ! Non pas pour vous
épier, au moins ; je crois tout ce que vous
me dites. Ah ! Si à l' ennui de votre absence
il se joignoit la crainte de vous perdre, des
doutes sur votre fidélité, je serois trop
malheureuse. Mon coeur se repose sur le vôtre :
cette douce confiance est le charme de l' amour
et l' agrément de la vie. Mon estime a
prévenu ma tendresse, elle a déterminé mon
penchant, elle en a hâté les preuves, bien
plus que le goût vif que vous m' inspiriez.
J' ai aimé l' homme aimable ; mais c' est à
l' homme qui pense, à l' honnête homme que

p79

je me suis donnée. Adieu : dites-moi que vous
m' aimez ; je ne me lasse point de vous
l' entendre répéter. Que j' aime vos lettres, la
main qui les écrit, ton esprit, ton coeur, ton
toi ! Ah ! Quand te verrai-je ? Quand
pourrai-je te presser contre mon sein, reposer ma
tête sur le tien ? Adieu. Ah ! Le vilain mot !
Le dirai-je toujours !

Lettre 61.

dimanche à sept heures du soir.

vous vous souvenez toujours de mes
reproches, de mes *injustes reproches* .
Est-ce ainsi que vous pardonnez, mon cher Alfred ?
J' aime mieux vous le payer : ne me grondez plus.
Votre lettre a fait rester ladi Vorthi un peu
de tems à ma porte. Elle venoit me prendre
pour faire une visite : elle étoit si pressée, si

pressée, qu' elle n' a pas voulu monter ; et moi j' ai lu bien posément mes deux feuilles avant de descendre. Tenez, ces choses là sont plus fortes que toute ma raison. Oh, comme elle a rendu mes yeux brillans ! Cette lettre, cette aimable lettre ! Quel plaisir je sentois à l' avoir dans mon sein ! Elle me donnoit un air fou ; elle m' a fait faire une conquête... ce songe ! Ah ! Quel songe ! D' où vient qu' il me cause

p80

tant d' émotion ? ... à mes genoux ! ... toi, mon cher amant ! ... quoi ! Je t' y verrois encore ! ... je partageois donc... ton bonheur ! ... muet dans mes bras, sans autre sentiment que celui du plaisir... eh ! Mais dis, dis-moi donc... mais non, tais-toi... en vérité la pensée va vite. Cette image... oh ! Tais-toi donc... paix, paix... dans un mois tu me diras le reste.

Lettre 62.

Je vais t' écrire, je ne sais comment, car je suis folle. Ce soir ma tante va bien, on la guérira, je n' y pense plus. Je ne vois que toi, ton amour, le mien, le plaisir d' être aimée, celui d' aimer moi-même. Ah ! Qu' on est heureux d' avoir une ame sensible ! Qu' il est doux de se livrer à une passion si tendre, quand sir Charles est l' objet qui l' inspire et qui la partage ! ... je ne te connois donc pas ? Je ne te connois point assez ? Je ne douterois jamais un moment de l' ardeur ? ... oh ! Vas te promener avec tes plaintes. Je t' adore, mon cher petit. N' est-ce pas te prouver que je te connois ? ... vous me demandez si je veux faire de vous un autre Abaillard. Jamais peut-être on ne rappella cette histoire avec plus d' esprit et plus de sentiment. Non, ce n' est pas mon dessein, je suis de l' avis de Pope, tout est bien comme il est... je crois vous voir

p81

dans votre lit avancer la main, choisir ma lettre entre toutes celles qu' on vous présente, déchirer vite cette enveloppe... dans ton lit ! Mais d' où vient que j' aime ton lit ?

C' est que j' aime tout ce qui t' approche, tout ce qui t' appartient. Je voudrais être tout ce qui te plaît, me transformer en tout ce que tu desires : tu l' aurois d' abord. Oh ! Comme je volerois pour te contenter ! Que de folles idées je me fais ! C' est tout ce qui m' amuse à présent. J' en use avec moi-même, comme on fait avec un enfant qui demande sa bonne avec de grands cris. On lui dit cent menteries pour l' apaiser, et donner à la bonne le tems de revenir. Moi je me fais des contes. Tantôt fée, tantôt silphide, toujours ta maîtresse, je forme un nouvel univers, je le soumets à tes loix ; je te cache mon être, mon pouvoir, non pour éprouver ton coeur, mais par un mouvement de délicatesse. Je suis ta sujette, quelquefois ton esclave ; tu me distingues dans mon abaissement, tu me choisis, tu m' élèves jusqu' à toi. J' aime à te devoir tout, je me plais à dépendre de mon amant, de ses soins généreux. Revenue à moi-même, mon éclat disparoît ; la partie la plus brillante de mon château s' écroule ; mais le fondement subsiste. Je retrouve mon bonheur, et ce bonheur est encore ton ouvrage. Adieu, mon aimable, mon cher, mon bien-aimé Alfred. Je vais me coucher, et toujours avec ce portrait qui ne dit pas

p82

un mot, et qui pourtant me regarde comme s' il avoit quelque chose à me dire. Je ne vous écrirai pas demain. Je vais à Hamstead ; il sera tard quand je reviendrai, car j' y souperai. Lettre 63.

lundi, ou plutôt mardi à deux heures du matin.
quoi ! Mon cher Alfred, je passerois tout un jour sans vous dire que je vous aime ! Je me livrerois au sommeil plutôt qu' à vous ! Je préférerois mon repos à mon amant, à mon cher amant ! Non, je veux te parler, te dire... hélas ! Ce que je t' ai dit mille fois. Quelles nouvelles assurances, quelles nouvelles preuves puis-je te donner de mon amour ! Ah, que n' es-tu là pour recevoir toutes celles qu' un coeur tendre peut accorder ! Ah, comme je te baiserois ! Avec quels transports ! ... m' entends-tu, mon cher Alfred ? Non, tu ne m' entends pas : tu me répondrois ; je ne parlerois plus, je n' aurois plus la force de parler. Déjà dans tes bras, déjà... mais tu n' y es pas. Ah ! Dieu, tu n' y es pas ! Bon soir,

bon soir, mon aimable ami, bon soir. Adieu
toi, adieu tout le monde.

p83

Lettre 64.

mardi à trois heures.

je suis au coin de mon feu, en bonnet de nuit, de nuit exactement. Jamais ennui ne fut comparable à celui que je sens ; si j' avois pu le prévoir, je n' aurois point aimé... allons, paix, taisez-vous, laissez-moi dire ; c' est bien le moins qu' il me soit permis de me plaindre, quand tout m' est odieux. Eh ! Pourquoi tout m' est-il insupportable ? Voyons pourquoi... venez ici, milord ; parlons raison. Prétendez-vous que je vous aime comme une folle quand vous y êtes, et comme une imbécille quand vous n' y êtes pas ? ... oh ! Je ne ris point, moi, ceci est sérieux. Prétendez-vous faire de moi une créature aussi amusante que sir Barclay ? ... à propos, je l' ai vu hier, sir Barclay, avec son bel habit qu' il portoit tout de travers ; un noeud d' épée si brodé, si pomponné, si ajusté, si doré, si surdoré, que jamais Midas n' en eut un plus riche ; une grande mouche placée je ne sais où, sur l' oeil, je crois ; un air tout empêtré, tout empâté. La mere de ce joli enfant se meurt, pendant qu' il se roule sur l' or et la broderie. Miss Betzi dit qu' elle ne peut souffrir la vieille folle, pour s' être avisée de le faire... on m' apporte un présent le plus agréable du monde : c' est

p84

une corbeille parfumée, remplie de mille bagatelles de France et d' Italie : c' est miss Jening qui me l' envoie. Me voilà ruinée. Je ne suis point assez riche pour recevoir, je suis trop généreuse pour devoir. Que vais-je lui donner ? Cela m' embarrasse ; je veux rendre au double. Vous me manquez toujours. J' aimerois à consulter votre goût dans cette occasion. Mais je voulois vous gronder, vous faire un train épouvantable : je ne sais comment, j' ai tout oublié, excepté mon amour : il n' en fut jamais de plus tendre, de plus sincere, de plus ardent ; mais vous n' en doutez pas,

mon cher Alfred.

Lettre 65.

mercredi matin.

me voilà donc à cette moitié, à cette heureuse moitié que j' ai tant désirée ! Hélas, que de jours encore ! J' en voudrais passer deux à la fois. Miss Betzi dit que je n' irai jamais jusqu' à la fin, que je mourrai d' une belle langueur ; que l' impatience, l' ennui et la passion me tueront tout aussi bien qu' une apoplexie. Elle travaille à une impertinente épitaphe qu' elle veut faire graver sur ma tombe. Le mausolée qu' elle m' élève, ressemble à une salle de bal plutôt qu' à un tombeau. Elle vous fait arriver vîte, vîte, pour me

p85

voir. Elle vous reçoit, vous annonce l' étrange événement ; elle se fait un plaisir de vous l' annoncer, d' examiner la mine que vous ferez ; elle vous voit tomber sans sentiment, vous ranimer, pleurer. Elle vous fait dire mille extravagances ; elle espere que dans votre fureur, ne distinguant rien, vous prendrez sir Thomas pour la parque inhumaine qui a tranché le cours d' une si belle vie ; que vous l' immolerez à mes manes errantes ; et puis elle rit de ma mort, de vos regrets... je ne sais comment elle arrange tout cela ; mais elle m' a fait rire et pleurer. Elle faisoit si bien votre air, vos gestes... mon dieu, qu' elle est folle ! A-t-on jamais fait rire quelqu' un à son propre enterrement ? Sir Thomas, qui se modele un peu sur vous, chante ; en vérité il chante ! Il a pris un maître italien, pour lui donner du goût. Il a beau faire, il ne chantera pas l-s-d-l... que cette ariette me charmoit quand vous la chantiez ! Qu' elle pénétroit mon ame ! Hélas, je suis privée de tout ! Oui, de tout.

à minuit.

vos lettres que je me plais à relire, me font découvrir dans mon coeur une source de tendresse que je n' y avois jamais apperçue. Eh, qui m' eût dit, qui m' eût persuadée qu' il étoit dans le monde un homme si aimable,

p86

si digne d' être aimé ! Il falloit vous connoître pour le croire, pour le sentir. D' où vient que mon ame timide sembloit craindre son bonheur ? Oui, tu le fais mon bonheur, et tu le feras toujours. Puissé-je expirer dans l' instant où tu ne seras plus flatté d' en être l' arbitre ! Mais quel langage ! Il se ressent de la tristesse du jour. Celui où je n' attends point de lettres est affreux pour moi. Il semble que je ne vis ce jour là que pour sentir cette privation. Que d' humeur ! Elle se répand sur tout, sur toi que j' aime, que je desire, que j' adore, que je meurs de chagrin de ne point voir. Mon cher ami, mon cher Alfred, mon cher amant, ta maîtresse, ta chere maîtresse est une sottte bête ; mais c' est toi qui en es cause ! Aime la bête, ton retour lui rendra tous les agrémens que ton absence lui enleve... ô, que mon coeur s' émeut quand je pense à ce retour ! ... quoi ! Le voir, lui, sir Charles, l' embrasser, lui parler, l' écouter, le toucher, presser ses mains dans les miennes ! ... ah, que n' est-ce demain ! Que n' est-ce tout à l' heure !

Lettre 66

samedi à minuit.

que je lise ces lettres avec le même plaisir que vous en ressentez à les écrire. eh ! N' en

p87

doutez point, mon cher Alfred. Moi, je les trouverois longues ? Si je ne dis rien quand je ne reçois qu' une feuille, c' est que mon coeur ne veut point gêner le vôtre ; mais si vous saviez combien je suis contente quand j' en vois deux, combien je vous sais gré de vous être occupé si long-tems de moi ; si vous le saviez, mon cher Alfred, vous vous applaudiriez d' être le maître de causer une joie si vive à une femme que vous aimez... des vapeurs, ne point dormir, qu' avez-vous donc ? Vous m' inquiétez. Dormez, dormez, mon cher amant ; que le souvenir de Fanni amuse votre coeur : qu' il l' intéresse ; mais qu' il ne l' afflige pas. Je ne puis penser sans chagrin, que je cause l' agitation qui vous tient éveillé. Pauvre petit, jusqu' à six heures, je n' étois pas là pour causer avec lui, pour calmer son sang... l' aurois-je calmé, mon cher Alfred ? Vous

vous fâchez d' une question que je vous ai faite, qui suppose, dites-vous, que je vous crois ingrat, capable d' oublier mes bontés : je ne voulois que vous faire répéter que vous vous en souvenez. Comment douterois-je de votre reconnoissance ? Ah ! Jamais ; mais vous ne m' en devez point : votre bonheur m' a rendue si heureuse, qu' en vérité vous ne me devez rien. Ce moment, le plus fortuné de ma vie, ne s' effacera jamais de ma mémoire : il est gravé dans mon coeur avec un

p88

trait de feu ; et quand vous l' aurez oublié... mais vous ne l' oublierez point. Eh ! Pourquoi voudrois-je penser que vous l' oublierez ? Vous vous plaignez de ce que je commence ma lettre par vous dire que je reviens à vous ; vous me demandez si je vous avois donc quitté : moi, vous quitter ! Cela signifioit seulement que je ne boudois plus : car je vous boude quand je n' ai point de lettre ; votre portrait en pâtis, je le mets en pénitence dans le tiroir. On vous dira comme je le bats, comme il est malheureux avec moi : miss Betzi embellira bien cette folie qui m' a prise un jour. Ah ! Je ne m' éloigne jamais de vous ; votre idée m' accompagne par-tout : le cercle des miennes est borné à ce qui vous concerne, à ce qui vous plaît, à ce qui vous intéresse. *tu m' as enveloppée dans un tourbillon* ; je n' en sors point ; je n' en veux point sortir. Entraîne-moi toujours : où serois-je mieux qu' avec toi ? Adieu, ma mie. Lettre 67.

dimanche à minuit.

vous êtes bien bon, mon cher Alfred, de relire si souvent mes lettres : si je les relisais, moi, vous n' en auriez pas de si longues, vous n' en auriez pas si souvent. Je

p89

croyois, quand vous partîtes, que je vous écrirois des folies, des choses amusantes, de jolies choses : mais cette plume brillante et légère, si vantée par mes amis, conduite par le sentiment, ne peut s' écarter de son objet.

J' ai voulu répondre à votre couplet ; que
tout ce que j' ai fait m' a paru foible !
L' esprit ne parle pas au coeur, il ne parle pas
comme le coeur... mais d' où vient donc
cette insomnie qui me désole ? Qui peut vous
troubler ? ... cela m' inquiete, j' ai de l' humeur,
j' en ai beaucoup, votre lettre ne la dissipe
point... est-il possible que j' en conserve
en m' entretenant avec vous ? Quoi ! Ces
sermens de m' aimer toujours, ces nouvelles
assurances de votre tendresse ne peuvent
calmer mon ame, et lui donner cette paix
douce que l' amour heureux répand sur tous
nos sens ? ... vous vous applaudissez donc de
votre constance ? Cela est tout-à-fait
singulier. Je ne crois pas que personne dans
l' univers ait jamais prétendu que vingt-deux
jours d' éloignement pussent détruire ou
affaiblir une passion, sur-tout quand
l' habitude de jouir n' a pas encore produit la
satiété, ni laissé entrevoir le dégoût ; suite
trop ordinaire des longs attachemens. Ce
n' est pas à présent qu' il faut vous vanter de
cette merveilleuse constance : attendez que
vous soyez prêt à revenir de Caitombridge :
alors vous pourrez juger des effets de
l' absence ; et si votre coeur est encore le même,

p90

vous direz, vous soutiendrez qu' elle n' éteint
ni m' amour ni les desirs... tenez (je veux
toujours être vraie, dussé-je vous fâcher) cet
endroit de votre lettre m' a parfaitement
déplu ; il m' a fait une peine extrême. C' est
peut-être de ma part une délicatesse outrée,
je ne me donne pas tout-à-fait raison ; mais
il me semble qu' un homme capable d' admirer
qu' un tems si court n' ait point fait
d' impression sur ses sentimens, étoit
accoutumé d' en avoir de bien légers. Si je m' étois
trompée à votre caractere, rien, non rien
ne m' en consoleroit, rien ne pourroit m' en
consoler. Une estime si sincere, tant de
crédulité pour vos discours, tant de confiance,
d' amitié... ah ! Sir Charles, est-il possible
que vous vous étonniez ! ... quoi ! Vous faire
un mérite ? ... en vérité vous ne deviez pas
m' écrire cela ; il ne falloit ni le penser,
ni le dire.
Lettre 68.

lundi à midi chez miss Betzi.

ma confiance est toujours la même, mon
cher Alfred ; je me hâte de vous le dire, de
peur que vous ne me grondiez. Je n' ai pas
raison ; j' ai tort peut-être, j' espere que j' ai
tort. Que je suis folle ! Miss Betzi le dit.
Elle vous conseille de me bien laver la tête ;
et moi je vous le défends, entendez-vous,

p91

je vous le défends. Je suis excusable ; vous
pouvez m' en croire. Quand je reçois une
lettre de vous, je l' ouvre avec ce plaisir
extrême que je sens quand je vous vois : elle
remplit mon desir le plus vif ; elle
satisfait le besoin le plus pressant de mon coeur.
Je la lis avec avidité ; elle me plaît, elle
m' enchante ; et puis après je l' examine, je
pese chaque mot, je me répète chaque
expression, je réfléchis, je quitte la lettre,
je la reprends ; elle est les délices de mes yeux
et la joie de mon ame. Hier, je ne sais
quel caprice m' a fait chercher querelle sur
cette phrase ; je lui ai fait la moue, je l' ai
critiquée. Je me suis imaginé que vous la
souteniez, que vous m' obstinie : la dispute
s' est échauffée, et j' étois presqu' en colere
quand je vous ai écrit. J' avois de l' humeur,
je l' avoue, parce que je suis franche, et
c' est la lettre qui me l' avoit donnée. Mais
aussi pourquoi me vanter ce bel effort,
ongt-deux jours de fidélité ! Et milord est
confondu de la fermeté de son ame ! Il va soutenir
une these contre ceux qui prétendent qu' il n' est
plus de Céladon, d' Amadis ! ... que je vous
entende jamais dire de pareilles absurdités !
Que je vous voie me donner du chagrin ! ...
mais vous me répondrez : que je vous voie
en prendre à propos de rien... oh ! Ne
t' avise pas de me faire la mine, de m' écrire
dans ta gravité ; j' aime mieux que tu me
battes quand tu seras revenu. De près on

p92

peut se brouiller ; un baiser interrompt la
dispute, et fait oublier, au milieu de
l' explication, le sujet de la querelle ; mais de
loin on ne finit pas. Vous m' avez dit...

vous ne deviez pas me dire... je ne croyais pas... je ne méritois pas... je suis piqué... touché... fâché... je sais bien comme vous arrangez tout cela. Allons, faisons la paix ; pardonnez-moi sans me faire faire de bassesses... hé bien, à qui est-ce donc que je parle ? ... si, que cela est vilain de bouder ! ... levez la tête... donnez votre main... donnez-la donc... vite, vite... vous riez... oui, vous riez... je t' ai vu rire ; tu n' es plus fâché. Ma tête est un peu dérangée ; il faut me passer mille folies, mille sottises. Aimez-moi, aimez-moi malgré mon mauvais esprit, mon méchant caractère. Aime-moi par bonté, par devoir, par reconnaissance, parce que tu ne peux aimer personne qui ait pour toi un attachement plus tendre, plus vrai. Je suis un peu impertinente ; mais je suis sensible, sincère. Je t' aime, je t' adore ; ah ! Oui, de toute mon âme.

Lettre 69.

mardi à minuit.

on dit que l' amour abaisse le courage ;
et moi je crois, mon cher Alfred, qu' il l' élève,

p93

qu' il en donne aux foibles : j' en fais l' expérience. C' est après sept heures des plus violentes douleurs, que je trouve dans mon cœur la force de vous écrire, malgré l' abattement de toute la machine. Je me suis levée avec un point de côté, auquel j' ai fait peu d' attention. Je devois aller à l' opéra avec ladi Vorthi et miss Betzi : je n' ai pas voulu déranger la partie, quoique je me sentisse plus mal de moment en moment. Cela est devenu si vif, si fort, que j' ai été obligée de quitter le spectacle. Je ne sais comment on ne meurt pas de ce que j' ai senti. Hé bien, en vous en parlant je perds l' idée de ces tranchées cruelles ; elle s' éloigne, elle diminue par le plaisir d' imaginer que vous me plaindrez. C' est, depuis que je vous aime, l' unique moment où je n' ai pas désiré que vous fussiez près de moi. Mais laissons ce désagréable sujet. Je lis Driden ; il me plaît, je l' ai beaucoup dans la tête. Je ne suis point du nombre de ceux qui désapprouvent son ouvrage ; il me semble qu' il a souvent raison. Qu' avons-nous affaire d' acquérir tant de connaissances, de multiplier nos besoins ? Une

seule passion, un seul desir, un seul bien
suffit à notre coeur, peut remplir tout notre
coeur. La diversité n' est point nécessaire à notre
bonheur ; elle ne pique notre goût que
lorsque nous n' en avons point un déterminé.
La variété flatte nos yeux, amuse notre esprit ;

p94

mais le sentiment, principe de notre
être, ce mouvement dont la cause est divine,
et par lequel une sage main meut, anime,
entretient toute la nature ; ce mouvement si
doux, mon cher Alfred, n' a qu' un ressort,
qu' un seul objet : il y rapporte tout. Hélas !
Qu' étoit pour moi cette foule de gens
brillans, le roi, toute sa cour ? Malgré le mal
dont j' étois accablée, une comparaison bien
désavantageuse pour ceux que je voyois, m' a
fait desirer mille fois qu' ils fussent à ,
et que mon cher Alfred ornât les lieux qu' ils
remplissoient. Si je juge de tout par mes
idées, par ce que je sens, il eût été plus
heureux pour l' homme d' ignorer, de ne jamais
découvrir tous ces biens que l' art lui
procure, et de connoître mieux et de jouir
davantage de ceux qui sont en lui-même. Une
simple cabane, une ame tendre, un naturel
doux, un amant tel que le mien, point de
colique, jamais d' absence ; que faudroit-il
de plus ? ... mais, mon cher Alfred, mon ton
pastoral, ma fade bergerie ne vous
ennuie-t-elle pas ? Pardonne à la pauvre malade ;
elle ne sait ce qu' elle dit. Eh ! Comment le
saurait-elle ? L' amour lui tourne la tête ; son
coeur est avec toi ; son esprit voltige autour
de toi : que veux-tu qu' elle fasse du reste ? ...
miss Betzi pleuroit ce soir auprès de moi ;
elle me brûloit, me faisoit avaler tout ce
qui lui venoit en fantaisie. Ce mal est bien

p95

grand, lui disois-je, il est bien cruel ; mais
je le supporterois plus patiemment que la
crainte de n' être plus aimée de sir Charles.
Sir Thomas, qui venoit d' entrer, s' est écrié :
ah, l' adorable femme ! Qu' on est heureux
d' être aimé d' elle ! Et miss avec un air...

un air qu' on ne peut peindre : ne voudriez-vous pas, n' auriez-vous pas l' insolente audace de vouloir être aimé comme cela ? Je vous conseillerois de l' avoir ; ce travers vous manque... méchante fille, elle ne le hait que parce qu' il l' aime. Elle l' assuroit l' autre jour que s' il étoit raisonnable, s' il ne lui montrait que de l' amitié, elle ne le maltraiteroit point, et qu' il lui seroit tout aussi indifférent qu' un autre. Voilà tout ce qu' il peut attendre de ses soins. Adieu ma mie, adieu toi, adieu mon aimable Alfred.

Lettre 70.

toujours mardi à quatre heures du matin, dans mon lit.

je ne saurois dormir ; je reprends la plume, et c' est avec plaisir que je la reprends. Je finis toujours mes lettres avec regret. Cesser de t' écrire, c' est te quitter, comme tu le dis. Ah ! C' est bien toi qui m' as quittée, quittée pour si long-tems ! Pendant que je pense à toi, que je te parle, tu dors paisiblement peut-être ; tu ne songes point à ta chere Fanni.

p96

Dors, dors, mon cher petit ; il m' est doux de penser que tu reposes... c' est demain un jour heureux pour ta maîtresse ; elle recevra quatre pages de ton écriture, peut-être six, peut-être davantage... tu ne me tiens donc pas quitte pour cent baisers par jour ? Hé bien, je t' en donnerai mille. Ah, que tu me dois de doux momens ! De combien de plaisirs ton absence me prive ! Celui de te regarder, d' être regardée par toi, d' entendre tous ces petits détails intéressans, aimables, j' ai pensé... j' ai rêvé... j' ai désiré... j' ai senti... que sais-je, tous les biens que tu me voles ; bien perdus, perdus pour jamais ! Pourras-tu m' en dédommager ? Oublierai-je, en te voyant, tout le tems que j' aurai passé sans te voir ? Ce premier moment effacera-t-il le souvenir de cet ennui, de cette langueur ? ... ah, s' il l' effacera ! ... reviens, reviens, mon aimable Alfred, reviens dans les bras de celle qui t' adore. Oh ! Pour cette fois adieu tout-à-fait.

Lettre 71

mercredi à trois heures après-midi.

vous vous laissez donc, milord, d' avoir une cour, de représenter, de punir, de

récompenser, et d'essayer de longs compliments ?
Je voudrais être dans votre antichambre quand

p97

midi sonne. Supposons que j' y sois, daignerez-vous m' accorder une audience particuliere ? Me sera-t-il permis de vous présenter mes respects, de porter mes plaintes à votre auguste tribunal ? Ce grave gouverneur me fera-t-il la grace de m' écouter ? Que j' ai de choses à lui dire, de demandes à lui faire ! Que je m' expliquerai bien, même sans parler ! Il est un langage éloquent qu' aucun idiôme ne peut imiter ; le coeur l' entend, il y répond. Ah, que ne suis-je dans cette chambre ! J' y ferois ce que vous dites que tant d' autres y font ; j' y parlerois sans rien dire... mais cette lettre que j' attends, j' en suis un peu inquiete ; c' est une réponse à celle... si vous me grondez, si vous faites votre train, je crierai comme un démon, je vous en avertis : je voudrois l' avoir déjà reçue. Voilà milord Stanley, sa niece, miss Jening, tout l' univers ; qu' avois-je besoin d' eux ? En vérité, les jours de poste je me suffis très-bien à moi-même. Les voilà, à tantôt.

Lettre 72.

Je me suis levée bien matin aujourd' hui, pour jouir de ma liberté. Tout le monde étoit parti pour Cantorbery ; j' étois seule, maîtresse absolue dans ma maison. Vous auriez

p98

rien de me voir. C' est pour le coup que miss Betzi pouvoit dire que j' avois l' air d' une princesse de roman. Votre portrait étoit sur ma table ; vos lettres toutes éparses dans mon sein, sur mes genoux ; le tiroir renversé, le porte-feuille ouvert ; je contemplois toutes mes richesses. Je bénissois l' inventeur d' un art qui l' emporte sur tous les autres, non parce qu' il nous transmet les actions des héros, l' histoire du monde, les causes de tout ; qu' il satisfait le desir insatiable d' apprendre, et la vaine curiosité des hommes ; mais parce qu' il me fait lire dans ton coeur, malgré la distance qui nous sépare. Que l' amour doit à cette heureuse découverte ! Quel trésor pour lui que ces lettres ! L' on se plaît à les écrire, et l' on jouit du plaisir que l' on sent, et de celui qu' on croit procurer à un autre. J' abuse souvent peut-être de l' idée que vous m' avez donnée, que vous n' aviez point d' autre

amusement que mes lettres. J' écris mal, je ne saurois rêver à ce que je veux dire : ma plume court, elle suit ma fantaisie : mon style est tendre quelquefois ; il est tantôt badin, tantôt grave, triste même, souvent ennuyeux, toujours vrai : mais mon cher Alfred est indulgent, il dit que j' écris bien : ah ! Très-bien sans doute, si je lui plais ! Je n' ose penser bien fort que je te reverrai ; c' est une émotion si vive quand j' y pense ! Oh !

p99

Je perds la tête, en vérité je la perds ! Quoi ! Tu seras là ; mes yeux en se levant rencontreront les tiens ; je ne ferai pas un seul mouvement qui ne t' intéresse ; j' entendrai cette voix douce, harmonieuse, me dire : *que veux-tu ? ... que desires-tu ? ...* mon cher Alfred, si tu savois, je ne puis plus écrire ; mon coeur agité, pressé... ah ! Reviens, reviens donc. Mon dieu, que vous êtes aimé ! S' il est un sentiment plus fort que l' amour, que ce que le vulgaire appelle *amour* , je le sens pour toi. Aimer, adorer, foibles expressions qui ne rendent point les transports d' une passion si tendre... ah, si tu étois là ! Si tu y étois, mon cher Alfred, mon cher, mon adorable amant ! Je crois... oui, je crois que je trouverois un moyen de te convaincre que jamais on n' aima plus ardemment que moi.
Lettre 73.

Je suis à vos pieds, mon cher amant, les mains jointes les yeux baissés : non, je ne suis pas digne de vous regarder. Il faut que je sois une bien méchante créature, car je demande toujours pardon. J' ai donc toujours des torts avec mon aimable ami ! ô la tendre, la délicieuse lettre ! Suis-je digne de la lire ? Est-ce à une capricieuse que l' on dit des choses si flatteuses ? Que je l' ai baisée, cette lettre !

p100

L' autre m' avoit fâchée, plus fâchée que je ne l' ai fait paroître ; il me sembloit que vous l' aviez écrite parce qu' il falloit écrire. Les mots étoient faits pour exprimer la passion ; mais la tournure me paroissoit froide, étudiée ; je

l' ai lue cent fois, toujours avec humeur, en la rejetant, en lui faisant une mine horrible : enfin, je l' avois bannie de ma présence ; un arrêt de la chambre-haute l' avoit reléguée tout au fond du tiroir : je viens de la rappeler. Comment avoit-elle pu me déplaire ? Elle est de toi. Ah ! Tout ce qui vient d' une main si chere porte le sceau de l' amour et du plaisir ! Mais il est des momens où l' ame abattue par la tristesse, a besoin d' un trait vif pour se ranimer. Je l' ai trouvé, ce trait, dans ta derniere lettre ; il m' a pénétrée, et je t' en remercie : oui, ma mie, je t' en remercie... je suis bien-aise que ce que j' ai fait ait pu vous plaire. J' aime à mériter vos louanges ; j' aime à en recevoir d' une personne qui ne les prodigue pas, et dont l' ame noble et généreuse juge par ses propres impressions : cependant il est fâcheux, je dirai plus, il est deshonorant pour l' humanité que des actions si simples, si naturelles, puissent attirer des éloges. Si nous pensions bien, nos plus grands efforts ne nous paroïtroient que la suite indispensable des devoirs que la société nous impose ; mais il est des coeurs durs, méprisables, des ames basses... ils sont cause

p101

que la bonté est regardée comme une vertu... mais, mon cher Alfred, il dure donc encore ce mois ? Il durera donc toujours ? Quoi ! Pas un mot de votre retour ! Ah, la maudite province ! Que je la hais ! *elle vous ennue* ; elle me tue, moi. Je n' ose vous dire combien votre absence me chagrine, je ne puis plus la supporter ; non, en vérité. J' ai déjà eu deux ou trois attaques de cette maladie qui m' a fait tant de peur, de la catalepsie. Oh ! Je l' aurai sûrement ; mon coeur est déjà fixé, le reste ne tient à rien. Adieu, ma mie, ma mie à moi.

Lettre 74.

Baisez-la, mon cher Alfred ; oui, baissez-la cette charmante miss, qui me parle si bien de vous, qui se prête avec tant de bonté à toutes les foiblesses de sa folle amie. Une autre s' ennuiroit, se laisseroit de causer avec une imbécille comme moi, qui n' ai qu' un objet dans l' esprit, dont je parle sans fin, sans cesse. En bonne foi, je suis insoutenable, je le sens. Baisez-la, mais doucement,

n' appuyez pas trop vos levres sur sa joue.
Je ne suis pas jalouse, oh ! Non ; mais j' ai des
droits sur vos actions, sur vos pensées, sur
vos regards, sur vos moindres préférences.
Que je haïrois une femme qui chercheroit

p102

à vous plaire ! Quand je serois sûre qu' elle
ne pourroit y réussir, je la détesterois, elle
me seroit odieuse. J' ai fait bien des
découvertes dans mon coeur depuis que je vous
aime : je ne vous gênerai jamais pourtant,
je ne suis pas soupçonneuse, encore moins
exigeante. Si j' avois quelque raison de
craindre votre inconstance, je serois peut-être
assez fiere pour ne pas vous montrer mon
inquiétude ; mais je serois bien triste, bien
froide, bien fâcheuse ! Au fond la jalousie
est désobligeante ; on la dit fille de l' amour
et de la délicatesse : ne le seroit-elle pas
plutôt de l' orgueil et de la défiance ? Elle
suppose une crainte d' être trompé, qui s' accorde
mal avec l' estime qu' on doit à l' objet qu' on
a choisi comme le plus digne de son
attachement. En vérité, mon cher Alfred, si la
jalousie tient à l' amour, c' est par un
mauvais côté : si elle semble l' augmenter,
redoubler sa vivacité, c' est pour l' instant ; elle
doit naturellement l' affaiblir, même le
détruire dans un coeur bien fait. On ne
sauroit aimer long-tems ce qu' on méprise
quelquefois... je ne serai point jalouse, je ne
veux jamais l' être... mais à quoi bon tout
cela ? D' où vient ce propos ? Quoi ! Pour ce
baiser ! ... allons vite, vite donnez-le, et
qu' il n' en soit plus parlé. Adieu, mon cher,
mon tendre ami. Hélas ! Toujours cet adieu !
Eh ! Viens donc, que je te dise bonjour.

p103

Lettre 75.

Sir Humfrey, toujours léger à son
ordinaire, a dîné ici ; nous avons été seuls deux
minutes. Eh bien, a-t-il dit, milord duc est
donc toujours absent ? ... je suis sûr qu' il
vous adore... vous l' aimerez aussi... je l' ai
résolu : j' arrangerai cela... et moi je disois

tout bas : cela est fait, cela est rangé : je
l' ai ce lord aimable ; il est à moi ; c' est
mon bien le plus cher, le plus précieux : je ne le
changerois pas pour tous ceux de l' Inde et du
Pérou... sir Thomas le hait, sir Humfrey ;
il le hait... comme je vous aime... ces
derniers jours vous ennuient donc, mon cher
petit ? Vous les trouvez d' une longueur
insupportable ? Hélas ! C' est qu' ils ne
finissent pas... j' ai montré votre portrait à sir
Montrose ; et regardant votre visage comme une
chose qui m' appartenait, j' ai pris la liberté
d' en faire les honneurs : je mourois d' envie
qu' il vous trouvât charmant, et je lui disois :
son portrait est plus beau que lui ; mais il
est bien plus joli que son portrait. Il a dit,
oui ; et sir Montrose ne ment jamais. Il est
vrai qu' il y a un agrément dans votre
physionomie qui n' est point dans cette image,
plus régulière peut-être, mais bien moins
touchante. Ah ! Rapporte-la-moi cette mine si
fine, si expressive ; viens me montrer cet
aimable

p104

visage que je trouvois toujours tout
près du mien ! Qu' il m' est cher ! Que tous ceux
qui s' offrent à mes yeux me font desirer de
le revoir ! ... mais ne vas pas croire là-dessus
que tu es beau comme le soleil ; c' est mon
amour qui t' embellit, qui te donne toutes les
graces avec lesquelles tu me séduis : tu les
dois à ma tendresse. Oui, mon cher Alfred,
c' est elle qui te pare ! ... mon dieu, quand
je ne t' aimois point, tu n' étois pas plus
beau qu' un autre au moins.

Lettre 76.

Je ne crois pas avoir passé dans toute ma
vie un jour plus désagréable que celui-ci.
Miss Betzi faisoit des visites avec son pere :
ce vieux fou, de quoi il s' avise, de me la
prendre pour toute la journée. Je n' avois
personne à qui je puisse parler de vous : j' ai
pris le parti de ne rien dire ; j' ai fait fermer
ma porte ; j' ai dîné sans savoir ce que je faisais ;
après je me suis endormie de pure indolence.
En m' éveillant je me suis fait la moue :
mais c' est que je me déteste, qu' il m' est
impossible de vivre avec moi-même. J' ai
rappelé toute ma raison, tout mon courage,
toute cette force et cette grandeur d' ame que

vous dites qui me distingue des autres
femmes, et tout cela pour me persuader de me

p105

divertir, de m' amuser, de m' occuper au moins. J' ai pris un livre, je l' ai laissé tomber. Je me suis mise à mon métier, et voilà tous les pelotons en l' air ; j' ai tout noué, tout mêlé, tout gâté. J' ai voulu répondre à des lettres que j' ai déjà trop négligées ; je ne trouvois rien à dire, si ce n' est que vous n' étiez pas à Londres ; je n' ai fait que des ratures. J' ai par hasard rencontré ma figure dans une glace : à merveille, lui ai-je dit, aimable en vérité, vous pouvez vous flatter d' être la plus sottre bête de l' univers. Quoi ! Vous ne pouvez avoir un peu de patience ! Il reviendra, vous le verrez ; en attendant, sortez, jouez, faites ce que vous faisiez autrefois. Bon, vous croyez que cette maudite tête m' écoute ! La voilà retombée dans son fauteuil, cherchant des yeux tous les endroits de sa chambre où elle vous a vu. Il étoit là debout, le coude appuyé sur la cheminée, quand il me donna sa premiere lettre. C' est ici qu' il étoit assis quand je lui avouai que je l' aimois ; c' est là... eh bien, finira-t-elle ? ... ah ! Mon cher Alfred, votre maîtresse est une étrange personne ! Mais vous devez l' aimer, puisque sa folie est votre ouvrage... elle vous a donc déplu, cette dame qui avoit des desseins sur votre coeur ? Vous l' avez trouvé changée ? Qu' elle me paroît belle à moi, puisqu' elle ne vous inspire plus rien ! Je souhaite son visage à toutes les femmes

p106

que vous regarderez. Elle est donc bien contente d' elle-même : mais qui est-ce qui n' est pas satisfait de sa figure ? Sir Barclay nous a soutenu avec impudence, à miss Betzi et à moi, qu' il n' étoit ni laid, ni sot, ni fat, ni ennuyeux. Quelle qualité veut-il donc prendre ? Y concevez-vous quelque chose ? Je soupe demain chez sa soeur ; je bâille d' avance ; j' ai bien peur que ma lettre ne vous en fasse faire autant.

Lettre 77.

Vous êtes, mon cher Alfred, le plus aimable de tous les hommes. Qu' il m' est doux de vous le dire ! Que cette vérité me flatte ! Elle fait ma gloire et mon bonheur. Quelle lettre ! Quelle complaisance ! Quelle tendre marque de votre amitié ! Je pesois ce paquet,

il me sembloit léger. Que de richesses il renfermoit ! Jamais la veille d' un bal paré une coquette ne reçut un écrin rempli de pierreries avec autant de plaisir que j' en ai ressenti en voyant ces trois feuilles écrites par-tout. Ah, je t' en prie, baise pour moi la jolie petite main qui a si bien peint les sentimens de ton ame ! Baise-la, mon cher amant, je te rendrai cela au centuple... paix donc, ne grondez pas miss Betzi, c' est chez elle que vous arriverez : elle le veut, parce que je suis

p107

une imprudente, que j' ai un vilain visage qui décele tout ce qui se passe dans mon coeur ; ma joie me trahiroit, on la liroit dans mes yeux, mon secret n' est point en sûreté, j' ai l' air d' une folle. Elle dit tout cela, et j' en conviens. Vous arriverez donc, mon cher, mon aimable ami ! Je vous reverrai ! Miss a bien raison, je ne dissimulerai jamais une satisfaction si pure. Ce moment, ce premier moment ! ... mon dieu... je n' y veux pas penser ! ... vous voudriez donc être toujours auprès de moi ; vous aimeriez à ne me point quitter, à vivre avec moi, à ne vivre que pour moi ? Vous croyez que je suffirois à vos amusemens, à vos plaisirs ? La contrainte vous déplaît, vous la mettez au nombre de ces conventions dures, que les hommes ne semblent avoir faites entr' eux que pour ajouter à la misere de leur condition ? Si nous étions plus constans dans nos idées, nous aurions raison de blâmer des usages qui nous gênent ; mais, mon cher Alfred, nous devons peut-être des louanges à ceux qui les ont établies. C' est à la décence, aux bienséances, à cette contrainte que vous haïssez, que l' on doit le plaisir qu' on trouve à saisir des instans qui, toujours offerts, perdroient de leur prix. Les obstacles sont aux amans ce que la diete est aux convalescens ; elle entretient leur appétit, et prévient le danger de la réplétion. Les animaux dont vous enviez l' heureuse liberté, ne sentent pas toujours

p108

l' effet du desir, que la nature n' a mis en

eux que pour un seul objet. Bornés en s'aimant à reproduire leur espèce, ils n'ont pas comme nous une imagination vive, qui, s'animant au souvenir du bien dont elle se retrace la jouissance, nous rend la faculté d'en jouir encore, et nous conduit à user indiscrètement de cet avantage. Les oiseaux, sur-tout ceux que vous citez, sont pourtant à cet égard à-peu-près comme les hommes : aussi sont-ils coquets, légers, infidèles. Ils abandonnent quelquefois leurs femelles. Pauvres petites femelles, que je les plains ! Ce n'est pas, mon cher Alfred, que je préfère l'état où je suis à celui où vous voudriez me voir. Qu'il me seroit doux de n'avoir d'autres devoirs, d'autres soins que ceux qui pourroient vous plaire, vous contenter ! Mais par une sorte de philosophie que j'ai adoptée, loin de désirer fortement ce que je ne puis avoir, je cherche toujours les moyens de m'en passer sans peine. Ce principe de toutes mes réflexions échoueroit sur un seul point, je ne me passerois point de vous. Ah ! Comment pourrois-je m'en passer ? Votre cœur est un bien si précieux pour moi, ne me l'ôtez point, ne me l'ôtez jamais, mon cher Alfred. Je sens que cette perte est la seule que je ne supporterois pas. Adieu. Aime-moi toujours. Je t'aime, je t'adore ; je ne changerai jamais. Avant de fermer ma lettre, je veux vous

p109

remercier encore de la vôtre, et répondre à la question que vous me faites. Vous me demandez si j'ai un véritable plaisir à vous aimer ; si depuis votre absence je n'ai pas quelquefois désiré de ne vous aimer plus. Non, non, en vérité, ma tendresse m'est chère ; et loin de souhaiter de la perdre, j'ai souvent pensé qu'un caprice qui m'eût éloignée de vous, qui m'eût fermé les yeux à votre mérite, eût été affreux pour moi. De quel bien il m'eût privée ! En est-il de comparable au bonheur d'être aimée de vous ? Mais ce n'est qu'en vous aimant comme je le fais qu'on peut juger de ce qu'on perdrait à ne vous aimer pas. Ah ! S'il est vrai que je sois l'arbitre de ta félicité, si elle dépend de mon amour, de ma fidélité, de ma constance, que tu es heureux, mon cher Alfred ! Que tu seras heureux ! La durée de ton bonheur sera

celle de ma vie.

Je viens de recevoir une lettre de milord duc, et j' en attends une de mon amant. Quelle différence ! Milord est spirituel, poli, presque affectueux ; mon cher Alfred est tendre, passionné, vif, aimable. L' un écrit pour tout le monde, l' autre ne parle qu' à moi... mais mon amant, mon cher amant a touché ce papier. Voilà son nom, ses armes... et pourquoi n' aimerois-je pas cette lettre ? N' est-ce pas là ce caractère ? ... je l' ai baisée cette lettre. Sir Thomas a l' autre, peut-être est-elle déjà

p110

chez miss Betzi. Elle va venir la charmante miss ; elle a aujourd' hui deux raisons pour se faire desirer. Adieu.

Lettre 78.

Je ne vous ai jamais tant aimé que ce soir ; votre lettre m' a fait un plaisir ! ... aimable garçon ! Comment pourrais-je être ingrate ? Ah ! Quelque bien que vous exprimiez vos sentimens, soyez sûr que je pense aussi vivement que vous. Vous dites que je mets de l' esprit dans mes réponses : je ne sais pas comment cela se fait, c' est que j' en ai apparemment quand je ne veux point en avoir, c' est que vous m' en donnez, c' est que le vôtre m' anime... vous voilà debout sur ma table, appuyé contre mon écritoire, votre lettre sert de piédestal à la jolie statue : ses yeux fixés sur les miens, semblent vouloir faire passer dans mon coeur le feu dont ils brillent ; cette bouche qui sourit, paroît vouloir s' ouvrir pour me parler. Je crois l' entendre me dire : aimez l' objet que je vous représente, c' est votre ami, c' est votre amant ; c' est lui qui trouble votre coeur, qui l' enchante : vous lui devez ces mouvemens flatteurs, ces desirs ardens, inquiets, mais doux pourtant : c' est lui qui vous a fait retrouver en vous-même la source du bonheur que vous laissiez tarir ; vous lui devez tous les biens dont vous jouissez, tous

p111

ceux dont vous le faites jouir : ces mots que vous tracez, lui causeront un plaisir délicieux.

Contemplez cette figure aimable, elle s'embellira encore en lisant ce que vous écrivez...
pauvre petit portrait, si mal reçu, si rejeté,
que tu perdois auprès de mon amant ! Mais que tu m'es devenu cher ! Par combien de caresses j'ai réparé l'espece de mépris avec lequel je te reçus ! Que de jours il a passés dans mon sein ! Que je l'ai baisé ! Combien de fois je l'ai pressé contre mon coeur ! J'avois du plaisir à me dire : il est là. Arrangez-vous avec lui, mon cher Alfred, il est à présent ce que j'aime le mieux : les jours de courrier je lui suis un peu infidelle, la lettre est préférée, mais toutes mes nuits sont à lui. Mon impatience redouble à chaque instant, je ne pense qu'à vous revoir, il m'est impossible d'abandonner une idée si satisfaisante. Savez-vous bien que vous m'avez fait connoître l'ennui ? De tous les dégoûts qu'on éprouve dans la vie, c'est celui auquel je suis le moins sujette. Votre absence m'a appris ce que c'étoit que de ne pouvoir rien préférer, rien supporter, rien dire, rien penser. Qui pourroit vous remplacer ? Quel amusement mettre à la place de ce plaisir vif qu'on sent à voir un homme que l'on adore ? On doit bien craindre de se laisser toucher, quand on est capable d'un attachement si tendre, quand on fait consister son bonheur dans un seul objet ! Mais qu'il est doux de trouver dans cet objet un amant digne de tout ce qu'on ressent

p112

pour lui ! Oh ! Que j'aime cette attention aimable qui te fait tout quitter pour moi, pour écrire à ta maîtresse, *pour obliger ta chère maîtresse* ! Comment reconnoître tes soins, ta tendresse ? Que ferai-je pour mon cher Alfred ? Hélas que pourrai-je faire ! Si tu l'avois voulu, j'aurois une récompense à te donner, un prix à t'accorder : je voulois te le garder ; mais... mais voilà ce que c'est que d'être si pressé ! ... que je te veux de mal de m'avoir privée du seul présent que je pouvois te faire ! à présent je n'ai plus que ton bien à t'offrir. Adieu, mon tendre, mon cher ami. Adieu... toi.
Lettre 79.

Ah ! Que je suis de mauvaise humeur ! Ladi Charlotte qui sort d'ici, m'a impatientée, chagrinée : elle me soutient que ma façon de penser est ridicule, et que si j'aimois quelqu'un j'en ferois une cruelle épreuve. Il faut

maîtriser, maltraiter un amant pour l' enchaîner,
pour le fixer. La bonté fait des ingrats ; la
douceur des tyrans, et la bonne foi des
perfides. Mon cher Alfred, je suis effrayée de tout
ce qu' elle m' a dit, d' autant plus qu' à force d' y
penser, je trouve que l' expérience est pour
elle, et j' en frémis. Il faut donc n' écouter que
sa vanité, cacher une partie de sa tendresse,
affliger son amant, lui laisser des doutes, en faire

p113

naître sans cesse, entretenir ses feux par
une conduite adroite, qui lui fasse toujours
craindre que le bien qu' il possède ne
s' évanouisse pour jamais. Si c' est de cette façon
qu' on peut attacher un amant, je vous
perdrai, mon cher Alfred, hélas, je vous perdrai !
Cet art méprisable ne peut être employé par
une ame franche. Eh ! Comment se résoudre à
faire de la peine à ce qu' on aime, à tourmenter
un homme qu' on chérit ? Si je haïssois
quelqu' un, je lui souhaiterois de la jalousie :
voudrois-je en donner à celui dont la moindre
inquiétude déchireroit mon coeur ? Ah ! J' aime
bien mieux vous voir inconstant que
malheureux. Non, je ne puis concevoir qu' on ait
assez peu de générosité pour causer de la peine
à son ami, dans la crainte qu' il ne nous en
donne un jour. Pour augmenter mon chagrin,
cet imbécille de sir Thomas m' obstine que vous
ne serez ici que le dix, moi je prétends que
vous arriverez le huit ; s' il a raison, je lui
donnerai un grand soufflet, pour lui apprendre
à se mêler de ses affaires. Adieu, mon cher
petit. Je n' ose vous dire combien je vous aime :
si vous alliez m' en aimer moins, hélas ! Quelle
différence il y auroit dans nos deux coeurs !
Plus je vous crois reconnoissant, plus je vous
aime ; plus je pense que vous m' aimez, plus
je me livre au plaisir de vous adorer. Adieu,
adieu, mon cher Alfred.

p114

Lettre 80.

Je vous écris dans le cabinet de miss Betzi.
Je suis sur ce même sofa où vous faisiez si
bien le malade pour vous faire plaindre, pour

vous faire caresser. Ah, quel jour ! Vous en souvent-il ? Oui, sûrement ; vous ne n' aimeriez guere, si vous l' aviez oublié. Il m' est devenu cher, ce cabinet ; je vous y ai vu, je vous y reverrai bientôt. Je commence ma lettre sans savoir si vous l' aurez : j' espere que celle de ce soir va m' annoncer votre retour. N' importe, j' écris toujours, c' est un plaisir pour moi de vous écrire... vous m' avez fait un-reproche que je n' ai pas compris, à moins que vous n' ayez mal entendu ce que je vous disois. Moi douter de ce que vous me dites ! Ah ! Jamais. Si j' avois des craintes, elles n' offenseroient que moi : ma défiance naitroit d' une connoissance exacte de moi-même ; ou, si vous l' aimez mieux, d' un mouvement de modestie. Non, je n' ai point d' idées qui puissent porter d' atteinte à l' estime que j' ai pour votre caractere : je trouve dans le mien toutes les qualités qui peuvent faire naître l' amitié, l' entretenir et la conserver. Mais l' amour semble chercher des agrémens qu' il me paroît que je n' ai point. Puisse le dieu qui

p115

me les prête à vos yeux, m' en parer toujours, et ne m' en parer que pour vous ! ... bon dieu, quel tapage ! Sir Thomas est perdu, il vient de casser une porcelaine admirable en prenant le thé. Si c' étoit le chat, miss en riroit ; elle trouveroit qu' il auroit eu de la grace à faire cette sottise. Mais sir Thomas est un mal-adroit : de quoi se mêle-t-il ? Officieux personnage qui veut tout ranger ! C' est une ame servile ; son talent est d' être le valet de tout le monde. Pauvre sir Thomas ! Il pleure, je crois ; il contemple la belle tasse qui gît sur le parquet. Si miss Betzi levoit les yeux sur lui, elle riroit ; car sa grimace est unique, et la profonde douleur où il s' abandonne, le rend laid comme un démon. Moi j' écris toujours, je ne suis point de la querelle... pourtant je veux vous laisser ; car les épithetes de bête, de mal-adroit, de gauche, ne s' accordent guere avec la délicatesse des propos qu' on tient à son amant... cela recommence, je vais m' en mêler... adieu, je ne vous dirois que des impertinences ; car je prens volontiers le ton des autres. à ce soir.
à minuit.
ah ! De quelle joie votre lettre a pénétré

mon coeur ! Quoi ! Parti pour ? Vous êtes déjà plus près de moi ? Vous serez ici le quatre ? Que cette nouvelle est charmante ! Vous

p116

avez compté toutes les minutes que vous devez encore passer sans me voir : le calcul est juste. ô que cela est long ! Vous m'avez pardonné, mon cher Alfred ; vous me la donnez cette main que je demande ; mais pourquoi les yeux baissés ? Levez-les, ces yeux si tendres, levez-les, mon cher amant, sur celle qui n'a jamais vu vos regards se tourner vers elle, sans ressentir la plus vive émotion. Je la reçois cette main, je reçois tes sermens ; mais tu n'en as pas besoin pour me persuader ton amour. Quoi, dans six jours je te verrai ! Je te parlerai ! ... ah, mon dieu ! Il n'y faut pas penser ! ... c'est une attente... un espoir ! ... non, je ne dormirois plus, si j'y songeois... que cette lettre m'a charmée ! Quelle bonté ! Mon cher Alfred s'excuse, lui qui devrait se plaindre : je craignois des reproches, je ne trouve que des assurances de sa tendresse. *il est mon esclave ; il est aux pieds de sa souveraine : ses chaînes sont douces ; il les préfère à la liberté, à l'empire du monde.* à mes pieds, toi ! Ah ! Viens dans mes bras, viens-y prendre de nouveaux fers, et que leur légèreté, ne t'engage jamais à les rompre. Mon dieu, que je t'aime ! Je t'aimerai toute ma vie, je t'aimerai après ma mort. Oui, sans doute, puisque mon ame est immortelle. Adieu, adieu, mon cher Alfred ; adieu, mon aimable ami ; adieu, toi, toi, que j'adore !

p117

à trois heures du matin.

quoi, je ne dormirai point ? Quoi ! Tu ne me laisseras pas dormir ? Je penserai toujours à toi ? Mais que voulez-vous, mon cher petit ? Je vous ai écrit chez miss ; je vous ai écrit ce soir ; j'ai relu dix fois votre lettre ; j'ai fait milles caresses à votre portrait ; laissez-moi vous oublier jusqu'à midi. Dès que j'ouvrirai les yeux, je me livrerai avec transport au plaisir de m'occuper de vous. Il le veut pas,

cet obstiné-là : quand je m' efforce d' éloigner des idées qui m' éveillent malgré moi, son image vient se jeter au travers de tout ce que je veux penser pour me distraire... venez, grand... venez combattre un héros mille fois plus grand, plus noble que tous les vôtres ; un amant plus tendre, plus aimable, plus aimé que tous vos princes : ennuyez-moi, ôtez-moi ce souvenir vif, ce desir ardent... mais non, laissez-moi me perdre, m' abîmer dans ces pensées délicieuses...
ô mon cher Alfred ! Ta lettre a embrasé mon coeur ! Tes expressions peignent si bien l' amour, le desir, le bonheur... mais dites-moi donc pourquoi je ne saurois dormir ; je suis si contente de vous, si satisfaite d' être à vous ! Un avenir si riant s' ouvre devant mes yeux ! N' est-ce pas là le moment de goûter un repos tranquille ? Ah, je vous aime trop ! Il faut modérer cette passion, la rendre plus supportable : le tiers de mon amour seroit assez...

p118

non... eh bien, va par moitié... encore non...
eh bien, mon coeur, prends donc tout, oui tout.
Lettre 81.
Que puis-je vous dire ? Je vous ai vu, je vous attends ; je ne fais que cela, je ne sens que cela : ma tendresse est si vive, que je n' ai point de termes pour en parler : mon coeur est si transporté, si rempli de sa joie, qu' il ne peut la faire éclater au dehors. Je vous aimois, je vous adorois : que l' amour vous dise ce que je fais à présent ; il peut seul vous l' exprimer... savez-vous bien, mon cher Alfred, que vous avez passé dimanche huit heures avec moi, hier près de quatorze, et que j' ose croire que ce tems ne vous a pas paru long ? ... ô quelle douce nuit ! Quel sommeil ! Et quel plaisir de me dire, en m' éveillant : je ne le verrai pas aussi long-tems qu' hier, mais... mais je le verrai ! ... voilà donc ce mouvement que la philosophie veut réprimer, que l' austere sagesse condamne. Ah, que les sept sages étoient fous ! Que les stoïques étoient insensés ! Ils cherchoient le bonheur et la vérité ; pouvoient-ils les trouver en fuyant les douceurs de l' amour ? C' est une erreur, disent-ils, une illusion des sens, qui nous flatte et nous trompe. Ah ! Qu' elle

p119

me trompe toujours, et qu' une erreur si chere
ne se dissipe jamais ! Non, jamais.

Lettre 82.

Pensez-vous à moi, mon cher amant ? Puis-je
me flatter que mon idée se mêle aux
occupations de ce jour ? Le faste vous environne,
l' éclat brille autour de vous ; daignez-vous, dans
ce palais où regne la grandeur, vous rappeler
ce simple appartement, où l' amour, sans autre
ornement que lui-même, paré de ses seuls
desirs, vous attend avec impatience, vous
reçoit avec transport, et vous possède avec tant
de plaisir ? Que j' aimerois à vous donner des
fêtes ! Je n' envie que ce pouvoir à celui chez
qui vous soupez. Je vous en prie, et que cela
soit dit pour toujours, ne me parlez jamais de
ma fortune ; qu' elle ne vous inquiete point.
La modération qui m' est naturelle, me fait
trouver, dans un état qui vous paroît borné,
tout ce qui m' est nécessaire, tout ce que je
souhaite, et souvent même les moyens
d' obliger ceux qui sont dans le cas d' avoir
besoin de mes secours. Osez-vous me dire que
je ne suis point riche, moi qui ai votre coeur ?
On est riche, mon cher Alfred, quand on
possede un bien dont rien ne pourroit réparer

p120

la perte : bien qui tient à nous, qui nous rend
heureux en dépit de l' opinion et des préjugés.
Je suis riche, milord, et par ma façon de
penser plus riche que vous peut-être. Je vous
renvoie ce livre merveilleux ; il m' a fort
ennuyé ; les sophistes me sont insupportables.

Lettre 83.

Eh bien, mon cher petit, vous l' avez vue
cette maîtresse, qui n' étoit point à ce bal où
vous avez dansé avec tant de grace ! Avez-vous
senti, en la voyant, ce plaisir flatteur que
votre coeur se promettoit ? N' avez-vous rien
regretté auprès d' elle ? Que votre empressement,
que votre vivacité me plaît ! Que cette folie
vous alloit bien ! Qu' il m' est doux d' exciter
votre joie, de me voir l' arbitre des mouvemens
de votre coeur ! Ah ! Le pouvoir d' animer
votre ame est encore plus sensible, plus
enchanteur pour moi, que celui de faire naître
vos desirs ! Et pourtant ce dernier est bien grand.
Je ne vous verrai point demain ; je ne vous
verrai que tard jeudi. Hélas ! C' est une

absence ; elle m' afflige. Songez à moi, plaignez-moi, aimez-moi ; je vous verrai par-tout, je ne penserai qu' à vous, vous m' occuperez seul. Adieu, mon cher petit ! Adieu, mon aimable Alfred.

p121

Lettre 84.

Les chevaux sont mis, je vais partir ; miss Betzi amuse ma tante ; elle lui dit du mal de moi, je crois, pour me donner le tems de vous écrire. Vous ne sauriez croire combien ce petit voyage me chagrine ; c' est un jour perdu. Que mon coeur vous est attaché, et qu' il se plaît à vous aimer ! Ah ! Ne me dites jamais, pas même en badinant, ces cruelles paroles que vous me dites hier ; je n' ai pu les entendre sans douleur : si vous les pensez un jour, laissez-moi vous deviner ; je vous dispense d' une sincérité si dure. Quand vous cesserez de m' aimer, un peu de froideur suffira pour me faire comprendre mon malheur. Je ne vous tourmenterai point ; vous n' essuierez point mes reproches, vous ne verrez point mes larmes, vous ne serez point accablé de mes plaintes ; je souffrirai seule de votre inconstance... mais quelle est ma folie ! Je pleure de toute ma force... je pleure, et tu m' aimes, tu m' adores, tu me le jures... adieu, pense à moi, si tu te plais à penser à celle qui t' aime le mieux, qui t' aime le plus, qui t' aimera toujours.

p122

Lettre 85.

Vous dites que j' ai tort ; vous êtes surpris que vos caresses ne soient pas plus puissantes sur mon coeur. Quel reproche, mon cher Alfred ! Si elles n' ont pu détruire la triste impression que m' avoit fait un discours tenu sans dessein, devez-vous en conclure que je suis moins sensible, et m' accuser de défiance ? *tu connois le coeur de ton amant, et tu crains !* non, je ne crains pas : qui pourroit autoriser ma crainte ? Qui vous engageroit à feindre avec moi, à me tromper, à vous imposer à vous-même une indigne contrainte ? Vous

supposerois-je de la bassesse, de la fausseté ? Ce trouble dont je ne puis me défendre, est une maladie de mon ame. Si j' étois foible, je le regardois comme le pressentiment de quelque malheur : c' est l' effet d' une imagination trop remplie d' un seul objet, elle s' étend sur tout ce qui peut s' y rapporter. Je suis comme un vapoureux, qui, jouissant d' une santé parfaite, à force de s' en occuper, envisage à chaque instant tous les maux qui peuvent la détruire, et voit la mort, sans que rien lui en découvre les approches... vous vous plaignez de mes regards ; vous trouvez qu' ils ne sont plus ceux d' *une maîtresse tendre qui contemple avec plaisir*

p123

celui qu' elle aime ; mais ceux d' une femme inquiète qui cherche à pénétrer un homme qu' elle éprouve . Quel tems pour éprouver, mon cher Alfred ! Que me reviendrait-il de le faire ? Si une seule de vos actions démentoit cette noblesse, cette élévation de sentimens, cette candeur que j' ai cru trouver en vous, cette affreuse découverte détruirait mon amour sans doute ; mais mon bonheur, mais ma vie tient à cet amour. Ah ! Soyez sûr que je ne cherche en vous que des sujets de vous aimer davantage, des raisons de vous aimer toujours !

Lettre 86.

J' obéirai à mon cher amant : plus d' idées affligeantes ; le bonheur d' être aimée de lui, n' en doit présenter que de riantes. Les ames tendres sont sujettes à mêler un peu de tristesse au sentiment ; et l' amour, quand il est extrême, porte naturellement à la mélancolie. Pardonnez l' effet en faveur de sa cause. Forcée de vous quitter, de me priver du plaisir de vous voir ; passer tout un jour sans vous, sans recevoir la moindre marque de votre souvenir, c' est bien assez pour avoir de l' humeur. Si vous saviez ce que j' ai senti en rentrant, quand j' ai vu que Betzi n' avoit rien à me dire, rien à me donner ! Si vous le saviez, vous me plaindriez.

p124

Il m' a semblé que vous m' aviez oublié

pendant tout ce tems ; et me croire éloignée
de votre coeur, imaginer qu' il est des momens
où je vous suis moins chere, où vous me
négligez, n' est-ce donc pas assez pour m' ôter
cette gaieté et cette vivacité qui vous plaît ?
Je ne mets point dans mes yeux ce feu qui les
anime quand vous paraissez : les mouvemens
de mon ame se peignent, malgré moi sur,
mon front, dans mes regards ; je ne puis vous
cacher, ni ma joie, ni mon inquiétude. Mais
pourquoi me grondez-vous ? Pourquoi dites-vous
que je suis trop sensible ? Est-ce un
défaut dont un amant puisse se plaindre ? Ah !
Vous ne comprenez point, vous êtes bien loin
de concevoir combien je vous aime, combien
je suis capable d' aimer ! L' attachement d' une
femme délicate est au-dessus des idées de
votre sexe : vous ne connoissez qu' une preuve de
notre amour ; mais vous ignorez quel
sentiment nous conduit à vous la donner. Non,
vous n' aimez pas comme nous.

Lettre 87.

Je ne vous verrai point demain, mon cher
Alfred : c' est une chose bien fâcheuse que
l' assujettissement. Tout un jour sans vous ! Que
d' heures, que de momens pour un coeur qui

p125

les compte ! Mais d' où vient qu' en pensant
à vous, en vous écrivant, un mouvement
vif et pressant m' agite et me trouble ? Il n' y
a pas trois heures que vous m' avez quittée,
et je sens déjà cette secrete inquiétude, cette
sorte de douleur qu' on éprouve dans l' absence
de ce qu' on aime. Je suis dans mon lit,
et j' y fais de singulieres réflexions, même
d' impertinentes remarques. Il me semble
que votre portrait tient bien peu de place :
hélas, combien il en reste ! ... pourquoi ne
puis-je ! ... ah ! Ce n' est point une ardeur
répandue dans mes sens, qui me fait songer
à vous pour remplir cet espace ; c' est un desir
violent de vous voir, d' être avec vous, de
ne jamais m' éloigner d' un amant si cher. Que
n' y êtes-vous dans cette place ! Je goûterois
plus de plaisir à vous voir endormi dans mes
bras, qu' une autre n' en sentiroit dans
l' instant le plus doux de votre réveil. Ah, que
n' ai-je le pouvoir de la fée Nirsa, qui
donnoit à tout la forme qui lui plaisoit ! Je
ferois une figure semblable à la tienne ; elle

iroit représenter, tu resterois avec moi, tu serois toujours près de moi. Mais non, je craindrois de m' y méprendre, cet autre toi-même auroit tes traits, il te ressembleroit. Qu' il seroit aimable ! Oui, aimable, charmant, adorable ; mais ce ne seroit pas toi et j' aime toi.

p126

Lettre 88.

Je suis de votre avis, mon cher Alfred ; un homme qui pense aussi bien que vous le faites, honore une femme en lui offrant l' hommage de son coeur : son amour est une distinction flatteuse, sa confiance un éloge, et son estime un titre pour prétendre à celle de tout le monde. Aussi suis-je comme cette arthénienne, qui paroissant dans une assemblée de femmes fort ornées, répondit au reproche qu' on lui fit de s' y montrer en négligé : *ma parure est mon mari* . La mienne est mon amant, je suis plus parée qu' elle. Oui, mon cher petit, ton amour est mon bien suprême. Mais que le mien m' est précieux ! C' est un présent de ta main, c' est un de tes bienfaits ; tu te plais à faire des heureux. Tu peux jouir d' un plaisir si noble quand tu vois ta maîtresse ; tu peux te dire dans les instans où tu lui prouves ta tendresse : voilà un coeur que je comble de joie, dont le bonheur est mon ouvrage, dont tous les mouvemens dépendent de moi. Foible empire en apparence, mais pourtant satisfaisant ! Qui peut, comme toi, s' assurer qu' il regne sur une ame sincere, a du moins un ami, un sujet qui lui est entièrement dévoué, qui l' aime, et n' aime en lui que lui-même. Que de

p127

rois puissans ne l' ont pas, ce sujet fidele ! La vanité, la gloire et l' intérêt forment les liens qui attachent aux grands ; l' estime, l' amitié, l' amour, le plus tendre amour, m' attachent à toi. Adieu, ma mie, mon bel ami, adieu.

Lettre 89.

ô mon aimable ami ! ô mon cher amant !

Que ce passage rapide d' un mouvement à un autre, m' a procuré un délicieux moment !
N' avois-je pas raison de me chagriner ? Par le plaisir que m' a fait votre présence, jugez combien devoit m' être sensible la perte de ces deux heures que vous m' aviez destinées. Hélas, je les perdois par ma faute ! Eh ! Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous remercie de ce retour charmant ? Quel que soit le motif qui vous a ramené, je ne saurois trop le chérir. Si c' est complaisance pour moi, que je vous en suis obligée ! Si, comme vous le dites, vous êtes revenu pour l' amour de vous-même, ah, je vous en sais bien plus de gré ! Il paroît un peu d' ingratitude dans cette façon de dire : je laisse à votre coeur le soin de démêler cette pensée.

p128

Lettre 90.

Pourquoi ne m' avez-vous pas parlé, milord ? Qu' avez-vous craint d' un coeur tel que le mien ? Doutez-vous de mes sentimens ? Mon amour est si tendre, si désintéressé, votre bonheur m' est si cher ! M' avez-vous cru capable de me préférer à vous ? Cette cruelle confidence, adoucie par vos discours, par votre présence, m' eût été moins affreuse qu' une lettre écrite dans un style qui s' accorde si mal avec ce que vous m' apprenez. Vous m' aimez, dites-vous, vous m' adorez, vous ne changerez jamais, et vous m' écrivez comme si vous n' osiez me voir, comme si vous ne deviez plus me voir. Je vous estime trop pour m' imaginer que ce soit votre dessein ; la tendresse que vous m' avez inspirée, n' a pas besoin, pour subsister, des preuves que vous en avez exigées : je puis vous aimer, sans porter d' atteinte aux nouveaux liens dont on veut *vous charger* . Eh ! Qui a donc le droit de vous en donner malgré vous ? Mais je n' examine rien, je vous aime encore ; votre conduite m' apprendra si vous êtes digne d' une amie aussi généreuse. Si vous manquez aux égards que vous me devez, je vous mépriseraï peut-être assez pour ne pas regretter la perte d' un homme capable d' abuser

p129

de la confiance d' une femme qu' il
aimoit, pour la trahir et la désespérer.

Lettre 91.

Je ne puis vous le dissimuler : votre
conduite m' a fait croire que vous vous étiez fait
un jeu cruel d' essayer sur moi tout ce que
la feinte la mieux concertée peut produire
de mouvemens dans un coeur sensible et
prévenu d' une forte inclination. Cette affaire,
dont personne ne parle, une nouvelle donnée
avec si peu de ménagement, un voyage supposé,
pas la moindre inquiétude sur mon
état, un abandon si triste, si marqué, tout
cela ne m' a présenté qu' un dégoût de votre
part, et l' ennui de vous masquer plus
long-tems. Au milieu de mon saisissement, dans
l' amertume de ma douleur, je vous ai plaint,
milord, en vous croyant faux et cruel ; je
vous ai trouvé plus malheureux que moi,
qui n' ai rien à me reprocher, et qui peux me
dire : la bonté de mon coeur, la vérité de
mon caractere, m' a fait penser bien de celui
qui feignoit des vertus pour me tromper. Je
laisse ces idées pour prendre celles que vous
voulez que j' aie ; je les adopte d' autant plus
volontiers, qu' elles peuvent seules apporter
quelque adoucissement à ma peine. Je me

p130

sens capable de tout sacrifier à la douceur
de vous revoir, et de conserver la plus
solide partie des sentimens que vous avez fait
naître dans mon coeur. Vos avantages,
votre bonheur, me consoleront de mes pertes ;
je chérirai les marques légères et éloignées
de votre amitié, comme une personne ruinée
rassemble les débris d' une grande fortune. Je
ne me plaindrai jamais de vous, je vous
aimerai toujours.

Lettre 92.

Je ne me suis pressée, ni de vous répondre,
ni de vous remercier. Le reste d' égards où
vous vous soumettez, est peut-être un poids
pour votre coeur, et le mien est bien loin
d' exiger des soins qui ne le touchent plus.
Insensible à tout, je ne mérite plus les
attentions de personne. Je suis dans le même état
où vous m' avez vue. Tout l' art de la
médecine ne peut rien sur un esprit profondément
blessé, sur une ame détachée de tout intérêt,

sur une machine affoiblie, dont les ressorts
dérangés n' ont qu' un mouvement lent et douloureux.
D' où naît votre inquiétude ?
Qu' importe ce qui peut arriver ? Ne vous en
embarrassez pas plus que moi. On est bien
tranquille, quand on n' envisage point de pertes
au-dessus

p131

de celles qu' on a faites. Je ne regrette rien.
Ah ! Je n' ai rien à regretter.
Lettre 93.
Pourquoi me montrez-vous un visage si
triste ? Quel sujet fait donc couler vos pleurs ?
De quoi voulez-vous que je vous plaigne ?
Mon amitié partageroit vos malheurs, si je
vous en voyois éprouver. Mais qu' avez-vous ?
Je vous ai prié de me rapporter mes lettres,
je vous en prie encore ; rendez-les-moi.
Est-ce mon état qui vous afflige ? J' en serois bien
fâchée. Il est l' effet d' un saisissement terrible ;
mais ne vous étonnez point de mon mal,
il passera, le tems me rendra peut-être à
moi-même. Est-il possible que vous me
demandiez ma pitié ? Vous ! Je n' ai pas
cherché à exciter la vôtre. Qui de nous deux
pourtant avoit droit d' en attendre ? Que vous
ai-je fait ? Qui m' eût dit que sir Charles me
reprocheroit quelque chose ? Rapportez-moi mes
lettres, je veux absolument les ravoir. Eh !
Quel intérêt avez-vous à les garder ? Pourriez-vous
les relire avec plaisir ? J' aurois bien
mauvaise opinion de votre coeur, si je pouvois
le croire.

p132

Lettre 94.
Il m' est difficile, tout-à-fait difficile de vous
écrire... le style dont je me servois avec vous,
n' étoit pas dans ma plume. Le vôtre est
encore le même. Ah, milord, milord ! Quand je ne
veux que votre amitié, quand je ne puis vouloir
que votre amitié ; si vous me l' exprimez dans
les mêmes termes qui me peignoient votre
amour, quel fond puis-je faire sur elle ? Je
sens le prix de vos attentions, mais je crains
la complaisance. Rien ne saurait me

persuader que votre conduite soit naturelle ;
l' idée où je suis que vous vous contraignez, est
un supplice pour moi. Hélas ! Cette amitié, le
seul bien qui me reste, dès que je pense
qu' elle peut vous coûter, je me sens portée
à y renoncer pour jamais ! ... non, il n' est pas
possible que vous me voyiez avec plaisir... mon
état vous fait faire des réflexions trop
tristes sur vous-même... je me suis trouvée si
mal hier, qu' une espérance flatteuse s' étoit
emparée de mon coeur : je n' ai point assez de
bassesse pour aider à la nature ; mais je trouve
qu' elle agit bien lentement.

p133

Lettre 95.

Qu' osez-vous penser, qu' osez-vous
m' écrire ? Moi, vous hair ! Moi, vous mépriser !
Non, milord, je n' ai point changé, mon
coeur est encore le même, il n' oubliera point
la tendresse qu' il eut pour vous ; d' autres
sentimens ne l' affecteront jamais : mais n' exigez
plus des preuves d' un attachement qui peut
durer, mais qui ne doit plus se manifester.
Trente-sept jours passés dans un état si cruel,
sont-ils de foibles garans de mon amour ?
Laissez-moi gémir seule, ne me voyez plus. Je me
reproche la douleur où vous vous abandonnez ;
en voyant couler vos larmes, j' oublie le sujet
des miennes. Il me semble qu' un autre est
l' auteur de ma peine, et que je ne puis
accuser que moi de celle que vous ressentez. Soyez
heureux, oubliez-moi ; et par quelle
obstination voulez-vous me persuader que vous
m' aimez ? Mon dieu ! Comment pourrais-je le
croire ?

Lettre 96.

Quoi, mon cher Alfred, ce coeur qui vous
aime, résisteroit à vos larmes, à vos
gémissemens !

p134

Ah ! Je puis m' affliger moi-même, faire
violence à tous mes sentimens ; mais je ne puis
vous causer la moindre peine. Je cede à vos
instances. L' amour et la vérité font évanouir toutes
mes résolutions. Non, je ne te hais point, non, je

ne te haissois pas quand je croyois devoir te détester. Un mouvement inconnu m' agite, il est vrai ; pardonne-le-moi, il n' est que trop naturel. C' est mon amant, c' est toi que tu veux que je partage : peux-tu me le proposer ? Eh ! Qui m' assurera ? ... si une autre avoit tes desirs... s' il ne me restoit que tes caresses... hélas ! Elle te verra donc dans ces momens où ton bonheur étoit mon ouvrage ! Elle lira dans tes yeux cette tendre reconnoissance que le plaisir y répand ! Tu lui donneras ces noms flatteurs, ces noms qui m' enchantoient... quelle affreuse image ! ... quoi ! Je te sacrifierois ma délicatesse ? ... je pourrois ? ... je le tenterai, je le ferai, si je puis le faire ; mais laisse couler mes larmes ; retiens les tiennes ; tu m' accables, tu me pénétrés de douleur... eh ! Mon dieu, est-ce moi qui chagrine un homme que j' adore ? Moi, qui desire si sincèrement sa joie, son repos, sa tranquillité ; moi qui donneroies tout pour le voir heureux ? ... oui, vous régnerez toujours dans mon coeur, dans ce coeur malheureux que vous avez percé d' un trait si cruel. Mes efforts pour vous l' ôter seroient inutiles : on n' efface point des impressions si fortes, des idées si cheres ; elles

p135

renaissent malgré nous, malgré notre raison. Que m' ont servi tant de combats ? Qu' à m' assurer que rien ne peut détruire un penchant véritable... je vous verrai demain à l' heure où vous me priez de vous recevoir.

Lettre 97.

C' est donc à mon amant, à mon cher amant que j' écris ? Il m' aime, il m' a toujours aimée ; il le dit, il le jure, et je le crois. Eh ! Pourquoi voudrois-je douter de son coeur, moi qui desire tant qu' il soit sincere ? Moi qui ne vis, qui ne respire qu' autant que je crois lui être chere ? Dis-le-moi cent fois, mon cher Alfred, dis-le-moi mille et mille fois, que je suis ta chere maîtresse, qu' aucune autre ne te plaît. Puisses-tu me le persuader ! ... hélas, que les tems sont changés ! Quelle différence ! Un mot, un seul de tes regards suffisoit pour m' assurer de ta tendresse : à présent tes larmes, tes sermens, tes caresses ne peuvent que suspendre mes craintes ; elles renaissent dès que tu t' éloignes. Je le sens trop bien, mon cher Alfred, je ne suis plus digne d' être

aimée ; non, je ne mérite plus tes soins. Mon
cœur se fait une peine de tout, il empoisonne
tout. Mon amour ressemble à la haine ; je
t' offense à chaque instant. Laisse-moi : je ne

p136

veux pas que tu supportes la bizarrerie de mon humeur ; elle devient à tous momens plus fâcheuse.

Lettre 98.

Non, je ne puis effacer de mon imagination ces tristes idées que vous me reprochez : votre présence les écarte sans les détruire. Eh ! Comment pouvez-vous accorder votre amour et vos devoirs ? Dans le même cas une femme peut remplir les siens sans trahir ce qu' elle aime ; elle n' a besoin que d' une complaisance où son coeur, où ses sens même n' ont point de part : elle se prête, elle ne se donne pas. Mais vous, dont les desirs doivent prévenir, doivent précéder le pouvoir de remplir ces devoirs ! ... non, je n' y saurois penser ; je n' obtiendrai point cet effort d' un coeur qui vous adore... quoi ! Moi je pourrais chercher sur ta bouche les traces de baisers qu' une autre y auroit imprimés ! ... je pleurerois dans tes bras... ah ! Des gémissemens, des cris douloureux, seroient à l' avenir les seules marques de ma sensibilité... tes caresses n' exciteroient plus que ma répugnance et mon désespoir... ce sacrifice est au-dessus de mes forces, et plus j' y pense, et moins je me sens capable de le faire... eh puis, quel droit ai-je de causer à

p137

une autre les peines que je sens ? Pourquoi voudrais-je désoler une femme qui ne m' a point offensée ? Que penseroit ladi Monsery, si elle savoit que celui qu' elle préfere, me jure qu' il ne l' aimera jamais ? Je ne suis pas assez peu généreuse pour desirer que vous ne puissiez l' aimer, et je connois trop bien l' horreur d' être trahie par ce que l' on aime, pour vouloir la faire éprouver à personne... pouvez-vous avouer que sa naissance et sa fortune vous ont déterminé ? ... vous, milord, être conduit par l' orgueil et par l' intérêt ! ... qui m' eût dit que de pareils motifs nous sépareroient un jour ? ... hélas ! Ladi Monsery, séduite par les mêmes apparences qui m' ont fait vous croire, trompée comme moi, d' aussi bonne foi peut-être, s' abandonne à la douce certitude de vous plaire, de vous fixer. Que la moindre connoissance de votre coeur la rendroit malheureuse ! Elle ne le sera jamais par moi ; il n' est pas dans mon caractere de me

faire un bonheur aux dépens d' autrui.

Lettre 99.

J' ai pensé plus d' une fois, milord, qu' il étoit peu généreux de vous laisser voir une douleur dont toutes les marques ont l' apparence du reproche ; j' ai voulu vous la cacher : mais

p138

le coeur que vous aviez touché, n' est pas capable d' une longue contrainte ; et lorsqu' il veut dissimuler, ses plus grands efforts sont inutiles. J' ai voulu soumettre ma raison au foible extrême de ce coeur ; j' ai cherché tous les moyens de concilier cet amour dont votre bouche et votre main m' ont donné tant d' assurances, avec le parti que vous avez pris, avec la façon dont vous l' avez pris, avec ce caractère vrai, noble, désintéressé, qui me charmoit en vous ; je n' ai trouvé dans mes idées que l' impossibilité d' allier les contraires. Si vous ne m' aimiez pas, en supposant que rien ne vous distinguât du commun des hommes, votre conduite est simple, quoiqu' elle ait ses côtés blâmables : si vous m' aimiez, je ne puis la comprendre. Dans le premier cas, la droiture et la bonté ne permettent assurément pas de risquer de répandre l' amertume sur les jours d' un autre, pour contenter un goût passager : dans le second, est-on maître d' étouffer un sentiment que la violence qu' on veut lui faire ne rend que plus tendre et plus vif ? ... vous n' êtes point celui que j' aimois ; non, vous ne l' êtes point, vous ne l' avez jamais été... mais, je puis me tromper ; que sais-je ? Chaque état a peut-être ses usages, ses maximes, même ses vertus. La rigidité des principes auxquels je tiens le plus, n' est peut-être estimable que dans ma sphere ; elle est peut-être le partage de ceux qui, négligés

p139

de la fortune, peu connus par leurs dehors, ont continuellement besoin de descendre en eux-mêmes, pour ne pas rougir de leur position. Le témoignage de leur coeur leur donne en partie, ou du moins leur tient lieu de ce que le sort leur a refusé. être heureux

dans l'opinion des autres, sacrifier tout au plaisir fastueux d'attirer les regards, briller d'un éclat étranger, qui n'est point en nous, qui n'est un bien que parce que la foule en est privée, c'est peut-être, pour ceux que le hasard a placés dans un jour avantageux, un dédommagement des vertus qu'ils n'ont pas, des qualités qu'ils négligent, du bonheur qu'ils cherchent en vain, et du dégoût, de l'ennui qui les suit et les dévore... je souhaite, milord, et je souhaite sincèrement que rien ne vous porte à regretter la vie paisible et tranquille que vous quittez, et qu'un peu moins d'ambition, pour me servir de vos termes, vous eût peut-être fait préférer, si le plus fort penchant de votre cœur n'eût emporté la balance. Vous allez briser tous les liens qui m'attachent à vous. Trop délicate pour vous partager, trop fière pour remplir vos momens perdus, et trop équitable pour vouloir garder un bien sur lequel une autre acquiert de justes droits, je reprends tous ceux que ma tendresse vous avoit donnés sur moi. Je ne vous promets point de l'amitié. J'ignore quel mouvement agite un cœur déchiré par tant

p140

de combats ; mais je ne crois pas qu'un sentiment aussi pur, aussi doux que l'amitié, puisse naître d'une passion qui ne laisse après elle que le regret de l'avoir sentie, la honte d'en avoir donné des preuves, et la douleur d'avoir fait un ingrat. J'ose croire que vous me connoissez assez pour ne pas me soupçonner de vous quitter par un esprit de vengeance ou de vanité : ma situation ne ressemble point à celle où vous étiez quand vous formâtes le projet cruel de m'abandonner : projet dont la dureté ne peut se concevoir. Vous ne pouvez douter que je ne vous aie tendrement aimé ; soyez sûr que je vous aime encore : mais le tems, l'événement qui m'engage à faire une démarche qui me coûte tant, votre absence, des réflexions si naturelles à faire sur le passé, me rendront peut-être à moi-même, et me procureront une paix que je ne pourrois trouver dans l'avilissement d'une passion dont je ne sentirois plus que les peines. Adieu, milord, croyez que personne ne vous a plus véritablement aimé que celle qui regarde

comme un malheur la dure nécessité de ne vous aimer plus, et souvenez-vous que dans mes chagrins les plus amers, si j' ai quelquefois fait couler les vôtres, au moins ai-je eu assez d' égards pour ne mettre jamais d' aigreur dans mes plaintes. Adieu, milord, adieu pour jamais.

p141

Lettre 100.

J' ai attendu plus d' un mois, milord, l' effet de votre promesse. Un si long oubli me force d' insister, et de vous prier une seconde fois de me rendre ces lettres qui ne vous sont point *cheres* , qui ne peuvent vous être *cheres* . Il faudroit vous supposer une façon de penser bien singuliere, pour imaginer que vous puissiez chérir des témoins qui déposent contre vous, et ne flattent votre vanité qu' en dégradant votre coeur. Tant d' autres femmes pouvoient vous en écrire de plus agréables : pourquoi m' avez-vous choisie pour remplir ce tems d' attente qu' elles eussent peut-être rendu plus riant ? Elles vous auroient pris avec plaisir, quitté sans peine, et remplacé sans croire y perdre... vous me demandez mon amitié, vous prétendez à mon amitié, vous, mon ennemi le plus cruel ! Est-ce en détruisant mon bonheur, mon repos, ma santé, tout l' agrément de ma vie, que vous avez acquis des droits à ma reconnoissance, à mon estime, à mon amitié ? ... rendez-moi mes lettres ; ne me forcez pas de vous les demander encore. Mon coeur aigri par ce qu' il sent, n' est que trop porté à s' ouvrir : ne m' exposez point à

p142

vous dire quels sont les sentimens que vous lui inspirez.

Lettre 101.

Je vous dois une réponse, milord, et je veux vous la faire ; mais comme j' ai renoncé à vous, à votre amour, à votre amitié, à la plus légère marque de votre souvenir, c' est dans les papiers publics que je vous l' adresse. Vous me reconnoîtrez : un style qui

vous fut si familier, qui flatta tant de fois
votre vanité, n' est point encore étranger
pour vous ; mais vos yeux ne reverront
jamais ces caracteres que vous nommiez *sacrés* ,
que vous baisiez avec tant d' ardeur, qui vous
étoient si chers, et que vous m' avez fait
remettre avec tant d' exactitude.

Vous dites dans votre dernier billet, que
*vous m' êtes encore attaché par l' amitié la plus
tendre* . Mille graces, milord, de cet effort
sublime ; je dois beaucoup sans doute à la
générosité de votre coeur, puisqu' elle a pu vous
défendre de la haine et du mépris pour une
femme que vous avez si vivement offensée.

Vous ne méritez pas, continuez-vous,
*l' épithete que je vous donne ; vous ne fûtes
jamais mon ennemi* : vous avez l' audace de
répéter que *vous ne le fûtes jamais* : vous
osez me

p143

*prier de ne point oublier un homme qui me fut
cher* . Non, milord, non, je ne l' oublierai
point, je ne l' oublierai jamais ; un trait
ineffaçable l' a gravé dans ma mémoire ; mais je
ne m' en souviendrai que pour détester ses
artifices.

Tremblez, ingrat, je vais porter une main
hardie jusqu' au fond de votre coeur, en
développer les replis secrets, la perfidie ; et
détaillant l' horrible trahison... mais le
pourrai-je ? Avilirai-je aux yeux de l' Angleterre
l' objet qui sut plaire aux miens ? ... non...
par une touche délicate ménageant
l' expression du tableau, en rendant ses traits
sortans pour lui-même, mettons-les dans l' ombre
pour tous les autres.

Descendez en vous-même, milord, osez
vous interroger, vous répondre : et de tant
de qualités dont vous vous pariez, de tant
de vertus dont vous vous décoriez, dites-moi
quelle est celle dont vous m' avez donné des
preuves. Sincere, généreux, compatissant,
libéral, ami des hommes, rempli de cette
noble fierté qui caractérise la véritable grandeur,
la bonté, la droiture : l' honneur et la vérité
sembloient régler tous vos sentimens,
diriger toutes vos démarches, guider tous vos
mouvemens : vous le disiez, milord, et moi
je le croyois. Eh ! Pourquoi ne l' aurois-je
pas cru ? Je ne trouvois rien dans mon coeur

qui pût me faire douter du vôtre. Ne vous

p144

applaudissez pas de m' avoir trompée ; non, ne vous en applaudissez pas : le fourbe le plus habile doit bien moins à son adresse qu' à la bonne foi de celui qui en devient la victime.

Mais comment un pair de la Grande-Bretagne a-t' il pu s' abaisser, se dégrader au point de s' imposer à lui-même une indigne contrainte ? De donner des soins, à qui ? Quel étoit l' objet de sa feinte ? Une simple habitante de la cité. Méritois-je le fatal honneur que vous m' avez fait ? Par quel malheur ai-je eu de vous cette odieuse préférence ? Sans beauté, sans éclat, sans rien qui me distinguât, comment ai-je pu vous inspirer le desir de me rendre malheureuse ? Quel fruit avez-vous recueilli de cette triste fantaisie ? Les gémissemens de mon coeur étouffés par la prudence ; mes pleurs répandus dans le sein d' une seule amie ; l' altération de ma santé attribuée à ce mal commun dans nos climats, rien n' a servi votre vanité. On ignore encore le sujet d' une douleur si vive, si constante ; vous n' en avez point triomphé. Mais qui sait après tout ce que vous auriez fait, si un intérêt qui ne regardoit que vous ne vous eût engagé au silence. Mais à quel titre avez-vous pu croire qu' il

p145

vous fût permis de m' affliger ? Quelle loi m' assujettissoit à votre caprice, vous rendoit l' arbitre de mon destin ? Je ne vous cherchois pas. Tranquille dans mon obscurité, j' éloignois de moi tout ce qui pouvoit troubler une vie, sinon heureuse, au moins paisible. Pourquoi votre art perfide sut-il me voiler vos desseins ? Choisie apparemment pour amuser vos desirs, en attendant que vos chants... vous m' entendez, milord ; cette ariette tant répétée étoit un véritable oracle ; le sens n' en étoit compris que de vous... si connoissant vos vues, par une basse condescendance, j' eusse bien voulu les

remplir, je n' aurois point à me plaindre de vous... mais feindre une passion si tendre, un respect si grand, des vœux si soumis ! ... vil séducteur, digne à jamais de mon éternel mépris, vas, mon cœur te dédaigne. Plus noble que le tien, il n' accorde point son amitié à qui n' a pu conserver son estime ; une haine immortelle est le seul sentiment que ton ingratitude et ta fausseté peuvent lui inspirer. Mais quoi ! Tromper une femme est-ce donc enfreindre les loix de la probité ? Manque-t-on à l' honneur, en trahissant une maîtresse ? C' est un procédé reçu ; tant d' autres l' ont fait ; il en est tant qui le font. Oui, milord, il en est ; mais ce sont des lâches, qui, portés par leur caractère à faire

p146

le mal, et n' osant offenser ceux qui peuvent les punir, se destinent et se bornent à désoler un sexe que le préjugé réduit à ne pouvoir ni se plaindre ni se venger. Eh ! Qui êtes-vous, hommes ? D' où tirez-vous le droit de manquer avec une femme aux égards que vous vous imposez entre vous ? Quelle loi dans la nature, quelle convention dans un état autorisa jamais cette insolente distinction ? Quoi ! Votre parole simplement donnée, vous engage avec le dernier de vos semblables, et vos sermens réitérés ne vous lient point à l' amie que vous vous êtes choisie ? Monstres féroces, qui nous devez le bonheur et l' agrément de votre vie, vous qui ne connoissez que l' orgueil et l' amour effréné de vous-mêmes : sans la douceur et l' aménité, qui furent notre partage, quel seroit le vôtre ? Pensez-vous qu' il ne nous fût pas facile de laver dans le sang les outrages que nous recevons, si la bonté de notre cœur n' étouffoit en nous le desir de la vengeance ? Sur quoi fondez-vous la supériorité que vous prétendez ? Sur le droit du plus fort ? Et que ne le faites-vous donc valoir ? Que n' employez-vous la force, au lieu de la séduction ? Nous saurions nous défendre ; l' habitude de résister nous apprendroit à vaincre. Ne nous élevez-vous dans la mollesse, ne nous rendez-vous foibles et

p147

timides, que pour vous réserver le plaisir
cruel que goûte cette espece de chasseur qui,
tranquillement assis, voit tomber dans ses
pieges l' innocente proie qu' il a conduite par
la ruse à s' envelopper dans ses rets ?
Mais est-il possible que ce soit le souvenir
de milord, qui m' engage à me livrer à des
réflexions si dures sur ses pareils ? Qui m' eût
dit que la tendresse et l' estime que j' avois
pour lui, me forceroient un jour à les faire ?
Ah ! Sir Charles, sir Charles, est-ce bien
vous qui avez détruit par votre conduite le
respect que j' avois pour votre caractere ?
Hélas ! Trop attaché à l' erreur qu' il chérissait,
mon coeur a cherché tous les moyens de la
conserver ! Avec quel regret je l' ai perdue !
Ah ! Dans l' instant où je m' arrachois
moi-même à la douceur de vous voir, portée
encore à diminuer vos torts, je me serois
trouvée heureuse de n' accuser de mes pleurs que
l' excès de ma délicatesse. Elle vous étonne
peut-être, cette délicatesse ; mais sachez,
milord, que dans un coeur bien fait, l' amour
une fois blessé, l' est pour toujours. Dans
l' égarement de la douleur, dans ces momens
affreux, où l' ame avilie, abattue, succombe,
et ne meut presque plus la machine ;
affaissée sous le poids qui l' accable, on se tourne
naturellement vers la cause de son mal ; il
semble que la main qui vient d' enfoncer le

p148

trait, ait seule la puissance de l' arracher.
Situation horrible, inexprimable, où, détachée
de tout, de l' univers, de soi-même, on ne
tient plus qu' à l' inhumain qui vous réduit
à cet état funeste ! Le coeur ne sent alors que
ses pertes : tout entier au sentiment qu' il se
cache peut-être, il saisit avec avidité tout
ce qui lui en offre l' image ; l' estime,
l' amitié, les moindres égards lui paroissent un
dédommagement du bien qu' on lui enleve ; il
met un prix immense au peu qui lui reste :
semblable au malheureux qui lutte avec les
flots, il s' attache à tout ce qui lui présente
un foible appui.
C' est dans cette agitation terrible, dans ce
désordre humiliant, que je crus pouvoir vous
pardonner, vous rendre ma tendresse et ma
confiance. Les reproches que vous vous

faisiez, m'engagerent à supprimer ceux que j'aurais dû vous faire ; vos attentions exciterent ma reconnaissance ; vos pleurs me touchèrent ; l'amertume de ma douleur me rendit sensible à la vôtre. Je ne pus vous voir gémir à mes pieds, vous que j'adorais, sans laisser éclater cet amour si vrai, si tendre, dont vous doutiez alors, qui vous sembloit éteint. Je vous serrai dans mes bras ; des larmes d'attendrissement, et peut-être de joie, se mêlèrent à celles que la vanité vous faisoit répandre ; je crus pouvoir être heureuse encore.

p149

Mais chaque jour, chaque instant m'apprit que, s'il est possible de pardonner, il ne l'est pas d'oublier ; que si la bonté du naturel peut faire qu'on ne hâisse pas un perfide, une juste fierté s'élève enfin contre notre foiblesse, et nous fait mépriser, et l'amant qui put nous trahir, et le penchant qui nous entraîne encore vers lui. C'est dans la vivacité de ce penchant, c'est dans la force de mon amour, que j'ai eu celle de renoncer à vous, de vous dire : vous n'êtes plus celui que j'aimois. J'ai préféré la douleur à la honte, j'ai mieux aimé gémir de cet effort que de laisser dépendre mon bonheur d'un homme qui n'étoit plus digne d'en être l'arbitre ; j'ai rompu un commerce dont je ne voyois plus que l'indécence ; le charme flatteur qui me la cachoit, n'existoit plus ; je me méprisois moi-même, en songeant que je vous aimois. à présent, c'est vous, milord, vous seul que je méprise, non pour avoir quitté une femme, non pour avoir changé de sentiment ; mais parce que vous en avez feint que vous ne sentiez pas, parce que vous avez traité durement, inhumainement votre amie, celle qui vous étoit véritablement attachée, dont vous aviez désiré la tendresse, que vous connoissiez digne de vos égards, et dont vous aviez mille fois juré de ménager la sensibilité. Je vous méprise, parce que vous vous êtes conduit

p150

avec bassesse ; qu' incapable de confiance
et d' amitié, vous avez eu recours au
mensonge : moyen infame, et dont un homme
de votre naissance devoit rougir de faire usage.
Plus sincere que vous, je ne vous promets
point mon amitié ; je ne veux point de la
vôtre. Mais qu' est-ce donc qu' un homme
qu' on ne voit plus, qu' on ne verra jamais,
entend par cette amitié qu' il ose offrir,
promettre ? Quelle profanation d' un nom si
révéré des coeurs vertueux ! Quoi ! Ce sentiment
si noble, don précieux de la divinité, qui
rassemble, unit, intéresse, lie les humains, se
borne donc, dans l' idée de milord, à ne point
nuire à ceux qu' il honore du nom d' amis ! Que
pouvez-vous pour moi ? Vous seriez-vous
flatté que je voulusse un jour vous devoir
quelque chose ? Vous avez détruit ma tranquillité ;
est-il en vous de la faire renaître ? Le bien
que vous m' avez ôté ne subsiste plus ; le ciel
même ne peut réparer mes pertes. L' idée
fantastique qui faisoit mon bonheur, s' est
évanouie pour jamais ; cette idole chérie,
adorée, dénuée des ornemens dont mon
imagination l' avoit embellie, ne m' offre plus
qu' une esquisse imparfaite ; je rougis du culte
que j' aimois à lui rendre. Ainsi mon coeur,
trompé par ses desirs, éclairé par ses peines,
n' a joui que d' une vaine erreur : il la
regrette peut-être, mais il ne peut la recouvrer.

p151

Adieu, milord. Pour reconnoître en
partie cette amitié si tendre, si sincere, que
vous me conservez, je souhaite que vous
n' en ressentiez jamais pour quelqu' un qui
vous ressemble. Ce souhait doit vous
convaincre que je suis capable de pardonner.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)